

Annexe D

Le journal, objet de collections

D.1 Prix payés par les collectionneurs

En 1798	- Selon une annonce du journal, la réédition des 40 premières planches (conservée à la Bibl. de l'Opéra de Paris), accompagnées de 40 feuillets explicatifs sous le titre <i>Variations des Costumes Français à la fin du Dix-Huitième Siècle, ouvrage commencé le 1^{er} juin 1797 pour servir à la Vie privée des Français</i> , imprimé chez Depenille, coûte	12 F.
En 1799	- Selon une annonce publiée par le journal le 14 janvier 1799, la collection complète des cahiers du journal paru jusqu'à la fin de l'an VI, en trois volumes, contenant le texte et 63 gravures, coûte	30 F.
En 1802	- Selon une annonce publiée par le journal en décembre 1802, la collection complète des 414 premières gravures du journal coûte	80 F.
En 1804	- 143 figures des planches sont réunies dans 5 tableaux par Bosio (voir p. 360). Les tableaux coûtent chacun	33 F.
En 1807	- Selon une annonce publiée par le journal le 20 janvier 1807, les gravures se vendent séparément, chacune pour	30 ct.
En 1808	- Selon une annonce publiée le 20 juin 1808, la collection complète des 900 gravures du journal coûte	225 F.
En 1809	- Selon une annonce publiée le 31 août 1809, une collection de 1 000 cahiers du journal, texte et gravures, coûte	250 F.
En 1821	- Selon une annonce publiée en 1821, une collection de 2 200 gravures du journal reliée en 22 vol., chacun contenant 100 planches, sous le titre <i>Costumes Parisiens de la fin du XVIII^e siècle et du commencement du XIX^e, ouvrage commencé le 1^{er} juin 1797 et continué jusqu'en 1821</i> , coûte	550 F.
En 1831	- Selon la vente aux enchères après la mort de La Mésangère (voir Fig. 3.32 et p. 192), une collection de 2 400 ex. de texte du journal, plus 10 700 gr. et 224 cuivres pour fabriquer les gravures, plus le droit de continuer la publication du journal est estimé à	475 F.
En 1831	- Selon le <i>Catalogue ... de la bibliothèque de feu M. de la Mésangère</i> , n° 460, les années 1797 à 1825, reliées en 28 vol. (coll. conservée à la Réserve de la BN) ayant pour titre <i>Costumes Parisiens de la fin du XVIII^e siècle et du commencement du XIX^e, ouvrage commencé le 1^{er} juin 1797 et allant jusqu'à la fin de 1825, contenant 2 373 pl. coloriées</i> , coûtent	137 F.
En 1831	- Selon la vente aux enchères après la mort de La Mésangère, les cahiers des années 1797 à 1829, reliés en 36 vol., coûtent	137 F.
En 1880	- Selon Mireur, deux aquarelles faites pour le journal en 1821 et 1824 par Lanté, coûtent	18 F.

En 1880	- Selon Mireur, 80 dessins au crayon noir, à la plume et à l'aquarelle faits pour le journal de 1821 à 1824 par Lanté, coûtent chacun	8 F.
En 1889	- Selon Mireur, un lot contenant 3 350 planches coûte	1 769 F.
En 1890	- Selon Mireur, une collection de nombreux cahiers du journal, reliée en 67 volumes et contenant 3 500 gravures, coûte	2 500 F.
En 1899	- Selon Mireur, 77 planches publiées en l'an VI et XII coûtent	86 F.
	- Selon Mireur, 83 planches publiées en l'an XIII et XIV coûtent	60 F.
	- Selon Mireur, 82 planches publiées de 1808 à 1810 coûtent	42 F.
	- Selon Mireur, 92 planches publiées de 1811 à 1813 coûtent	37 F.
	- Selon Mireur, 35 planches publiées de 1814 à 1818 coûtent	31 F.
	- Selon Mireur, 184 planches publiées en 1827 coûtent	21 F.
	- Selon Mireur, 156 planches publiées en 1828 coûtent	24 F.
	- Selon Mireur, 250 planches publiées entre 1810 et 1823 coûtent	221 F.
En 1912	- Selon <i>Le Temps</i> du 5 juin 1912 et selon le <i>Catalogue de la princesse Murat</i> , une collection complète du journal coûte	30 000 F.
En 1923	- Selon Colas, une collection de 283 planches coûte	3 600 F.
	- Selon Colas, une collection des années 1798 à 1819 coûte	6 800 F.
En 1929	- Selon Mireur, 5 aquarelles faites par Numa coûtent	800 F.
En 1930	- Selon le <i>Catalogue d'une collection de Recueils de costumes...</i> lors d'une vente à l'Hôtel Drouot le 20 mai 1930, un lot quasi complet de toutes les gravures du journal coûte	39 000 F.
En 1966	- Selon Sullerot, p. 91, l'année 1824 coûte	160 F.
En 1980	- Selon le <i>Catalogue de vente de l'Hôtel Drouot</i> du 5 décembre 1980, cahier 1, n° 118, un lot de 3 616 gravures du journal, plus 242 variantes en couleurs, coûtent	57 000 F.
En 1981	- Selon Gaudriault, les planches présentant un décor coûtent	100/200 F.
	- Selon Gaudriault, les planches datées selon le calendrier républicain et celles datant des "périodes aux couleurs vives", coûtent	50/75 F.
	- Selon Gaudriault, les autres planches coûtent	25 F.
	- Les Studios Photographiques Hartcourt et la Compagnie New Yorkaise Clearwater Publishing Company vendent un microfilm présentant 2 745 gravures du journal, tirées de la collection des Est. de la BN sous le titre : <i>La Mésangère. Costumes Parisiens, 1797-1839</i> (35 mm). Les 4 bobines, épuisées depuis, ont coûté	2 400 F.
En 1982	- 900 gravures de l'édition de Francfort du journal, reliées en 9 volumes, achetées par l'auteur à Berlin, coûtent l'équivalent de	6 000 F.
En 1984	- 10 gravures publiées en 1819, coûtent à Berlin l'équivalent de	1 000 F.
En 1985	- L'année 1829, reliée en volume, coûte à Berlin l'équivalent de	1 700 F.
	- Des gravures des années 1821, 1826 et 1836 coûtent	150/200 F.
En 1988	- L'année 1813, reliée en volume, coûte à Berlin l'équivalent de	5 355 F.
En 1990	- L'année 1822, reliée en volume, coûte à Berlin l'équivalent de	6 204 F.
En 1992	- Les gravures de 1820 coûtent chacune	180 F.
	- Les gravures de 1820 coûtent chacune	180 F.
En 1993	- Les gravures de 1809, 1814, 1836 coûtent chacune	180 F.
	- Les gravures de 1809, 1814, 1836 coûtent chacune	180 F.
	- L'année 1829, édition de Francfort, reliée en un volume, coûte	1 500 F.
En 1994	- Diverses gravures coûtent chacune	50 à 200 F.
En 1995	- Diverses gravures coûtent chacune	50 à 200 F.
En 1996	- Diverses gravures coûtent chacune	50 à 200 F.
En 1997	- Diverses gravures coûtent chacune	50 à 200 F.
En 1999	- Diverses gravures coûtent chacune	50 à 200 F.
En 2000	- L'année 1838, reliée en deux volumes, coûte	4 500 F.

D.2 Bibliothèques publiques possédant des cahiers ou des gravures du périodique

Les bibliothèques d'endroits munis d'un astérisque ont été consultées, les autres ont été contactées par écrit. Les nombreux châteaux qui conservent le journal ne sont pas mentionnés. Pour les lieux qui gardent l'édition de Francfort de l'illustré, voir Annemarie Kleinert, *ZWEI ZEITSCHRIFTEN MIT DEM GLEICHEN TITEL ...*, *Publizistik*, 1990, p. 216.

En France :

- | | | |
|-----------|---|--|
| PARIS ★ : | a) Bibliothèque d'Art et d'Archéologie | (16 septembre 1797 au 12 janvier 1839, y compris le <i>Journal des Modes et Nouveautés</i> : cote 47 P1) |
| | b) Bibliothèque Historique de la Ville de Paris | (25 février 1798 au 15 décembre 1838; pour certaines années lacunaire; plus un autre exemplaire du 25 février 1798 au 31 décembre 1831; cote 3041/3041bis : 76 vol.) |
| | c) Bibliothèque Nationale : | |
| | -à la Réserve des Imprimés | (juillet 1801 à juin 1809; 1811; novembre 1814 à mars 1815; mars 1818 à juillet 1837; août 1838 au 12 janvier 1839 : cote 8°Lc ¹⁴ 4/5) |
| | -aux Estampes | (les gravures seulement, d'avril 1797 à décembre 1832; microfiche B 1112-3856) |
| | -à la Réserve des Estampes | (des gravures éparses de juin 1797 à décembre 1832; collect. Smith-Lesouef : cote Oa 19, 20, 87 et 87a; quelques aquarelles : Oa 83a) |
| | -à la Réserve de l'Opéra | (1797 à 1799 : cote π 316, 1-3; p. 331 de cet ouvrage; 38 dessins annotés : 1799 à 1803 : cote 586; plus les années 1834 à 1837) |
| | d) Bibl. de l'Institut de France (coll. Lovenjoul antérieurement à Chantilly) | (juillet à décembre 1832; février 1836 à décembre 1838 : cote K 6131-6134) |
| | e) Musée de la Mode et du Costume | (1833; 1837; 1838; plus des dessins et gravures de div. années) |
| | f) Bibl. des Arts Décoratifs | (1828 à 1829; 1831 à 1833; plus des gravures de diverses années) |
| | g) Bibl. de l'Arsenal | (1815 à 1820; 1825; 1827 à 1830) |
| | h) Bibliothèque Forney | (septembre 1801 à juin 1803 : cote Per D 87 Rés. p.f.) |
| | i) Musée Carnavalet | (gravures de diverses années) |
| | j) Musée du Louvre; Cab. Rothschild | (des gravures éparses de diverses années) |
| | k) Bibl. du Musée des Beaux-Arts | (des dessins de diverses années : Fds. Lesouef) |

AIX-EN-PROVENCE :	Bibliothèque Méjanes	(septembre 1823 à décembre 1836; l'année 1838)
AVIGNON :	Bibliothèque Municipale	(septembre 1804 à septembre 1806; 1822; 1824 à 1826; 1829)
BAYEUX :	Bibl. Municipale	(les gravures de 1838)
BOULOGNE :	Bibliothèque Marmottan	(janvier à juin 1808; janvier à juin 1811; juillet à décembre 1812; juillet à décembre 1813; janvier à juin 1814 et 1815; puis incomplet : 15 novembre 1813 à fin 1814 : cote 4955)
DIJON :	Bibliothèque Publique	(les gravures d'avril 1823 à mars 1824)
LYON :	Bibliothèque du Musée Historique des Tissus	(février 1804 à décembre 1812; les gr. de 1813 à 1831)
METZ :	Bibl.-Médiathèque	(quatorze gravures de 1800)
STRASBOURG :	Bibl. des Musées	(janvier à juin 1827; n ^{os} 27-72 de 1828; janvier à juin 1829)
TOULOUSE :	Bibl. Municipale	(le n ^o du 17 septembre 1800)
TROYES :	Bibl. Municipale	(1822 à 1829 : cote DG8710)
VERSAILLES :	Bibliothèque Municipale	(janvier à juin 1826; avril à août 1827)

A l'étranger :

Allemagne

AUGSBOURG :	Universitätsbibliothek	(1806 à 1808 - incomplets)
BERLIN ★ :	Bibl. Lipperheide, Kunstbibliothek	(1810 et 1812 à 1816 : incomplets; 1817 à 1838 : complet : cote Zb 14 kl.)
DONAUESCHINGEN :	Fürstl. Hofbibliothek	(1816 à 1838)
DÜSSELDORF :	Universitätsbibliothek	(1817 à 1824)
LEIPZIG :	Universitätsbibliothek	(1811; 1813; 1815; 1817)
MUNICH :	Kostümforschungsinstitut "von Parish"	(1798 à 1800; 1806; 1807; 1809 à 1824; 1827 à 1829; 1831 à 1836; 1838)
MÜNSTER ★ :	Universitätsbibliothek	(12 août 1802 au 24 février 1803; octobre 1806 à septembre 1807 : peu de gravures)
WEIMAR :	Zentralbibliothek der deutschen Klassik	(1820 à 1833)

Angleterre

BATH :	Museum of Costume	(une gravure de 1837)
LONDRES ★ :	a) British Library b) Vict. & Albert Library	(1798 à 1799; 1824 à 1825) (1812 à 1813)

Autriche

Vienne ★ :	Modesammlung im Schloss Hetzendorf	(1808 à 1813; 1816 à 1817; 1821 à 1833; 1836 à 1838)
GRAZ :	Landesbibliothek	(juin 1824 à décembre 1825)

Belgique

BRUXELLES :	a) Bibliothèque Royale b) Académie Royale des Sciences, des Lettres...	(1802 à 1811) (1806 à 1819 en deux volumes : incomplet)
-------------	---	--

Danemark

COPENHAGUE ★ : Det danske Kunst-industrimuseum (la collection la plus complète) (20 mars 1797 à 1839 : cote 29848 : du premier au dernier cahier, sauf pour 1838 quelques pages d'annonces)

Etats-Unis

ATLANTA : Emory University (1822)
 AMES : Iowa State University (1806; 1807; 1809)
 BOSTON : Public Library (une des coll. les plus complètes) (1^{er} avril 1797 à décembre 1838)
 BUFFALO : Buffalo and Erie County Public Library (1803 à 1807; 1824 à 1831; 1837)
 CHICAGO : Ryerson Library (1820; 1822 à 1824)
 LOS ANGELES ★ : L.A. County Museum (1820 à 1830 : cote 9 t 1 G 3)
 NEW ORLEANS : Tulane University (juillet à décembre 1838)
 NEW YORK : Public Library (1828 à 1838; plus quelques gravures de 1801 à 1827)
 WILLIAMSBURG : College of William a. Mary (1834)

Espagne

MADRID : Hemeroteca Municipal (1803; 1813; 1816; 1821; 1824; 1832 à 1835)

Hongrie

BUDAPEST : Bibl. Universitaire (1838)
 SZEGED : Bibl. de Szeged (1802 à 1811; 1833; certains ex. de 1809, 1811, 1832, 1836)

Italie

FLORENCE : Biblioteca Marucelliana (un gros lot de gravures)
 MILAN : a) Castello Sforzesco (juillet à novembre 1798; janvier à juin 1800)
 b) Biblioteca Nazionale (1808 inc.; 1809 à 1814; 1816 à 1829; 1830; 1832 inc.)
 VENISE : Biblioteca Ca' Mocinigo (1816 à 1818; 1820; 1822; 1823; 1826 à 1828)

Pays-Bas

AMSTERDAM : Bibl. van Rijksmuseum (1806; 1808; 1821 à 1830 : inc.; 1837 au 19 janvier 1839)
 GRONINGEN : Universiteitsbibl. (1821; 1824, 1830; 1832 - inc.)
 LA HAYE : a) Nederlands Kostuummuseum (1809; 1813; 1821 à 1838; plus certaines gr. de 1797 à 1839)
 b) Koninklijke Bibl. (1810 à 1827; 1838)
 LEYDE : Universiteitsbibl. (1806 : incomplet)
 UTRECHT : Central Museum (1838)

Rep. Tchèque

PRAGUE : Bibl. du Musée des Arts Déco (1799; 1801; 1802; 1805 à 1808; 1813; 1814; 1819 à 1824; 1826 à 1833; 1835 à 1838)

Russie

LENINGRAD : Musée de l'Hermitage (1802 à 1810; 1812; 1834 à 1836)

Suède

STOCKHOLM : Bibl. Royale (1825 à 1838)

Suisse

GENÈVE ★ : Bibl. d'Art et d'Histoire (1804)

Annexe E

Quelques pages et articles extraits du « Journal des Dames et des Modes »

Voici un cahier entier de huit pages du journal ainsi qu'un choix de citations et de gravures révélatrices des principaux sujets traités au cours des quarante-deux années de publication.

Parmi les cahiers de diverses époques se prêtant à la reproduction, nous avons choisi le premier des 2 825 numéros parus, daté du 20 mars 1797. Parmi les bibliothèques consultées, seule celle de Copenhague en conserve un exemplaire (voir la page précédente). C'est une des rares livraisons non-illustrées.

En faisant un choix d'articles, nous avons sélectionné des textes plutôt courts pour donner une grande variété d'exemples. Selon les années, la typographie des articles présente une largeur des lignes et une taille des lettres variables, ce qui a été imité d'aussi près que possible pour obtenir un calque à peu près identique de l'original. Quelques articles ne sont pas cités dans leur intégralité : les coupures sont alors indiquées par la marque [...]. Dans ce choix ne figurent pas les sujets d'une actualité surtout importante pour le lecteur d'alors : annonce de représentations théâtrales, indications météorologiques, avis de décès ou commentaires éditoriaux. Quant aux comptes rendus de livres, nous n'en avons reproduit que quelques-uns se rapportant aux ouvrages d'auteurs célèbres.



Figure E.1 Détail d'une illustration présentant une femme en train de regarder une planche du *Journal des Dames et des Modes*. Ce portrait de femme est tiré du n° 52 de décembre 1800 de l'édition de Francfort du périodique, qui imite la gravure n° 261 du 26 novembre 1800 de l'édition parisienne. Une curiosité : tandis que ce portrait étudie une planche de mode, le même portrait de l'édition parisienne regarde un dessin de nus.

E.1 Le premier des 2825 cahiers du journal

N°. I^{er}.

JOURNAL DES DAMES.

Ce Journal paraît deux fois par semaine.

On souscrit à Paris, chez DENTU, Libraire, Palais-Egalité, galerie en bois, n°. 240. SELLÈQUE, rue des Francs-Bourgeois, place Saint-Michel, n°. 128, à qui les lettres, paquets et argent, doivent être adressés, francs de port.

(4 liv. 10 sous pour trois mois, y compris la gravure enluminée par quinzaine.

QUELQUES RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES.

ON peut juger du degré de civilisation auquel un peuple est arrivé par le degré de considération qu'il accorde aux femmes. Ce thermomètre est infallible. Par-tout où les passions animales ne sont point tempérées par des sentimens d'humanité, la supériorité de force ou de puissance est toujours accompagnée de tyrannie, et le sexe le plus faible n'y connaît que la fatigue, la douleur et l'esclavage. Il n'obtient les égards qu'il mérite qu'à proportion que les mœurs s'humanisent. L'homme sauvage ne considère la femme que sous des rapports purement physiques. Il ne voit en elle qu'un objet propre à satisfaire cette inclination naturelle qui porte tous les

(2)

animaux à propager leur espèce. Ses desirs éteints , il n'éprouve plus pour elle que de l'indifférence , et souvent du mépris. Voilà ce que nous apprennent et l'histoire des anciens peuples , et les relations des voyageurs modernes.

Et , en effet , tant que l'homme ne connaît d'autre mérite que la force du corps , et l'intrépidité guerrière , il ne doit concevoir aucune estime pour un être faible et timide qui ne peut , comme lui , ni dompter les animaux féroces , ni combattre un ennemi redoutable. Accoutumé d'ailleurs à chercher laborieusement à la chasse et à la pêche une subsistance précaire , qu'il est encore souvent obligé de défendre aux périls de ses jours , il contracte inévitablement un caractère farouche. Est-il alors étonnant qu'aigri par les besoins , irrité par la difficulté d'y satisfaire , privé du secours , de l'exemple , de la morale et de la religion , il exerce sans scrupule sur un sexe méprisé , cette férocité avec laquelle il s'est familiarisé dès son enfance ? C'est aussi au défaut d'une éducation convenable , qu'on doit imputer une partie des désagréments qu'éprouvent les femmes sauvages. Constamment occupées des travaux pénibles qui flétrissent la beauté , également dépourvues des charmes du corps et des grâces de l'esprit , comment pourraient-elles adoucir la cruauté de leurs tyrans ?

Mais , quand une fois instruit par le hasard ou l'expérience , un peuple vient à reconnaître que la terre cultivée peut , par ses productions , suffire à ses

(3)

besoins journaliers , et lui épargner les peines et les tourmens qu'il se donne pour assurer sa subsistance ; quand , d'un autre côté , il s'apperçoit enfin que la guerre , en détruisant les nations rivales , ne fait que multiplier les malheurs de l'espèce , sans accroître le bonheur des individus , il abandonne bientôt un genre de vie qui ne lui présente que des fatigues à essayer , et des dangers à courir , pour se livrer aux soins de l'agriculture et aux douceurs de la paix.

D'autres mœurs produisent des vertus différentes. L'industrie supplée à la force. Le courage du guerrier s'éclipse devant les arts utiles. C'est alors que les hommes sentent tout le mérite des femmes , tout le besoin de leur société. La rudesse de leur physionomie adoucit à l'aspect de la beauté. Les deux sexes se rapprochent. La férocité de l'un se tempère par la douce aménité de l'autre. Les services réciproques ouvrent le cœur à la reconnaissance : l'amour naît , et le bonheur règne.

Un peuple heureux est bientôt civilisé. Il cherche à multiplier ses jouissances. L'éducation vient aider la nature. La femme a plus d'attraits , l'homme plus de goût. L'une est plus aimable , l'autre plus sensible. L'esprit se déploie , le cœur se développe ; des idées , des sensations nouvelles éveillent des talens , des vertus jusqu'alors ignorées. La raison paraît , tout se range autour de son flambeau ; elle classe , rectifie , moralise nos affections ; et ce peuple , n'aguères sauvage et féroce , aujourd'hui

(4)

doux et humain , a des loix , des mœurs et une religion. C'est alors que les hommes éclairés analysant le bonheur public , remontent à la source primitive ; et reconnaissant avec vérité que c'est à la société des femmes qu'ils sont redevables d'une grande partie des avantages et des douceurs de la vie , ils s'empressent de leur témoigner leur gratitude par tous les égards qu'elles méritent , et qui peuvent flatter une âme honnête : ainsi , le sort du beau sexe tient à la civilisation des peuples. Pour sentir mieux encore , mesdames , la vérité de cette assertion , il suffira de vous reporter à cette époque malheureuse de notre révolution , où le vandalisme et la barbarie..... Mais ne levons pas le rideau qui doit couvrir ces scènes d'horreurs. Je vous rappellerais peut-être le souvenir douloureux d'une mère , d'une sœur , d'un amant , d'une victime enfin chère à votre cœur. Je vous arracherais des larmes..... Femmes sensibles , vous en avez assez versé. Nos tyrans qui voulaient faire de nous un peuple de Cannibales , sentirent avec raison que pour réussir dans leur atroce projet , il fallait anéantir l'influence d'un sexe adoré. Et dès-lors , on vit la beauté outragée , l'innocence massacrée. C'était un crime d'être aimable. La vertu conduisait à l'échafaud , et pour être sûr d'échapper au supplice , il fallait l'avoir mérité.

Cet exemple vous prouve , mesdames , combien il vous importe de maintenir parmi nous la politesse et l'aménité des mœurs. La nature vous fournit pour cet effet toutes les ressources nécessaires : attrait

(5)

du corps, grâces de l'esprit, sensibilité du cœur, douceurs de caractère, elle vous a tout donné pour toucher et pour plaire. Cultivez ces moyens, employez-les à l'objet de leur destination; charmez nos passions, étouffez nos haines; éteignez, ah! surtout, éteignez la moindre étincelle de discorde qui voudrait s'allumer parmi nous. Les femmes sont toujours les malheureuses victimes des dissensions parmi les hommes. Ce n'est qu'au sein de la paix que vous pouvez établir votre règne. Enfin, mesdames, rendez-nous toujours heureux, et vous serez toujours heureuses.

L A M O D E.

Depuis huit jours, je cherchais la mode; je la cherchais au spectacle, dans les loges, au foyer, dans les coulisses; je la cherchais dans les boudoirs; je la cherchais aux bals; je la cherchais aux promenades; je la cherchais par-tout. Quelquefois je croyais l'avoir trouvée, j'étais content; j'allais la saisir..... elle était déjà loin. Désespéré, j'abandonne mes vaines recherches; je rentre chez moi; mes courses avaient été longues et pénibles: harassé de fatigue, je me couche et m'endors. Pendant mon sommeil, un dieu m'apparaît; c'était l'Amour: Viens avec moi, me dit-il. Je le suis, et nous arrivons dans les jardins de Cithère. Au milieu est un parterre émaillé des plus brillantes fleurs. Le dieu m'y conduit. J'y vois un papillon charmant. Le rubis, l'émeraude, la topaze, l'or, étalent sur ses ailes les

(6)

plus riches couleurs. Il est à toi , me dit l'Amour , si tu peux l'attraper. Je m'élance aussi-tôt. Le papillon fuit , voltige , s'arrête un moment sur la tulipe ; j'approche , je regarde : il est sur la rose. Je le poursuis , j'étends la main , je crois le saisir : je le vois sur la violette. Je continue ma chasse ; adresse , activité , je mets tout en usage. Sa souplesse , son agilité , son inconstance , rendent mes efforts inutiles. Tantôt il disparaît , tantôt il se multiplie ; je suis un moment sans le voir , puis je l'aperçois par-tout. Il ne suit aucun ordre , ses caprices font sa loi. Lassé de ma poursuite , je m'arrête et regarde l'Amour. Il souriait : Sais-tu , me dit-il , quel est ce joli papillon ? — Non. — Eh bien , c'est la Mode. En ce moment je m'éveillai.

L' A N N O N C E D U P R I N T E M S.

L'hiver a peine à fuir , mais il combat en vain.
 Bientôt il va céder à la toute-puissance
 De cet astre brillant , dont la douce influence
 Console la nature et réchauffe son sein.
 Elle languit encor sans aucune parure ;
 L'arbuste dépouillé , n'offre point de verdure ;
 Tout repose et tout dort ; mais malgré ce sommeil ,
 Tout semble pressentir le moment du réveil ;
 L'oiseau vole incertain , traverse la campagne ,
 Revient , chante , se tait , cherche et fuit sa compagne ;
 Rien ne s'anime encor ; tout va s'animer ;
 Tout paraît sans amour , mais tout est prêt d'aimer.

PAR UNE DAME.

(7)

P O L I T I Q U E.

De grands débats ont eu lieu au conseil des cinquents. Ils étaient occasionnés par un message du directoire, tendant à faire prêter aux électeurs serment de fidélité à la république. Le Français est en politique ce qu'il est en amour. Il traite sa constitution comme une jolie maîtresse ; c'est en lui faisant une infidélité qu'il jure de lui être fidèle. Aujourd'hui, cependant, on se contentera de promettre. Il faut essayer de tout. Nous verrons si les promesses tiendront mieux que les sermens.

S P E C T A C L E S.

On a donné avant-hier, 28 ventôse, au théâtre de Molière, la première représentation de LA MARTINÉE de FRÉDÉRIC, pièce en trois actes et en prose.

Cette pièce a été favorablement accueillie ; et sur la demande du public, on a annoncé que l'auteur était une dame, qui veut garder l'anonyme.

Nous n'avons pu saisir, à une première représentation, trop souvent dénuée d'ensemble, tous les détails de cette pièce, qui nous a paru d'ailleurs agréablement écrite, et présenter quelques scènes pleines d'intérêt.

En attendant que nous soyons à portée d'en donner un extrait raisonné, nous nous contenterons d'observer, qu'en réduisant les deux premiers actes en un seul, en supprimant quelques situations répétées, ainsi que plusieurs détails, qui ne peuvent que

(8)

nuire à la marche et à l'intérêt de l'action , l'auteur pourrait faire de sa pièce un très-joli pendant à celle des Deux-Pages, que le public voit toujours avec un nouveau plaisir.

E N I G M E

QUE TOUT LE MONDE DEVINERA.

Avec même vitesse en tous les lieux je vole ;
 L'hiver comme l'été , les nuits comme les jours ;
 De l'uniformité je suis le vrai symbole ;
 Rien de plus réglé que mon cours.
 Tout le monde pourtant n'en juge pas de même.
 Contre ma lenteur on blasphème
 Dans l'exil et dans les cachots.
 On s'en plaint encor plus, quand la fièvre brûlante ,
 Sur un corps épuisé , frappe à coups inégaux ;
 Mais combien on voudrait que je fusse en repos ,
 Lorsque près d'une tendre amante ,
 On brûle de l'encens aux autels de Paphos !
 Tantôt on me maudit , tantôt on me souhaite ;
 Trop souvent on me tue , et puis on me regrette.
 L'auteur me vient de perdre en me définissant ;
 Ne vas pas , cher lecteur , me perdre en me cherchant.

PAR B.....

C H A R A D E.

C'est mon premier devenu mon dernier
 Qui forme mon entier.

Les difficultés que nous avons éprouvé pour la confection de la planche , nous oblige à retarder de huit jours la gravure que nous avons promise ; elle représentera deux femmes habillées dans le goût le plus nouveau et le plus élégant. Les abonnés seuls la recevront avec le numéro prochain ; nous donnerons en même-tems une description circonstanciée des modes les plus récentes , tant pour la coiffure que pour le reste de la parure ; elle servira d'explication à la gravure.

SELLEQUE , Editeur.

De l'Imprimerie de MOLLER, rue Hyacinthe,
 place Saint-Michel , n°. 675.

E.2 Choix d'articles et de gravures publiés par le « Journal des Dames... »

E.2.1 La grande politique dans un magazine “non-politique”

Pour des raisons de fiscalité, le journal déclare vouloir renoncer à parler de politique. Mais, plus ou moins souvent, il fait tout de même référence aux événements officiels, selon le degré de libéralisme des six régimes accompagnant sa carrière. Ces articles sont souvent ironiques, parfois ils ne font que vaguement allusion aux faits réels. Fréquemment on traite du thème de l'étiquette concernant hommes politiques et festivités publiques et on présente des gravures permettant de deviner la situation politique dont des costumes militaires (voir la figure en couleur 6.10 et Fig. E.2).

1797 (28 septembre, p. 7)

Le directoire, dans une lettre au ministre de la police, le charge expressément de faire fermer, dans toute la république, les théâtres où seroient représentées des pièces tendantes à dépraver l'esprit républicain et à réveiller l'amour de la royauté; de faire arrêter et traduire devant les tribunaux les directeurs de ces spectacles, et de suspendre la représentation des pièces propres à troubler la tranquillité publique.

1797 (5 octobre, p. 4)

Le signe de ralliement et de reconnaissance des royalistes, dit Poutier, est une pipe en bois, tournée de manière, qu'à la lumière, l'ombre caractérise trait pour trait la figure de Louis XVIII.

Voilà des pipes qui prouvent que les royalistes FUMENT.
Et c'est vrai.

1797 (8 octobre, p. 6)

CONSEIL DES CINQ-CENTS.
14 VENDÉMAIRE.

Bailleul, par motion d'ordre : Vous avez versé des larmes et des fleurs sur la tombe du général Hoche, mais votre dette n'est pas encore entièrement acquittée. Hoche avait un père respectable, qui, par la mort de son fils, se trouve

plongé dans le plus affreux dénuement. Les véritables républicains s'occupent de la patrie, et non de leurs affaires. Hoche ne laisse à sa famille que sa gloire pour héritage. Si vous ne pouvez rendre à ce père infortuné le fils qu'il regrette, vous lui devez du moins des consolations. Je demande que vous fassiez pour lui ce que vous avez fait pour la mère du général Marceau.

Renvoi à une commission.

1797 (3 décembre, p. 2)

On attend incessamment la citoyenne Buonaparté à Paris. On disait même hier qu'elle devait être déjà arrivée.

1797 (10 décembre, p. 1)

Le général Buonaparté (sic), accompagné du général Berthier, est arrivé le 10 à trois heures à Paris. Il recevra son audience solennelle du directoire décadi prochain, dans la cour du palais du Luxembourg, que l'on décore à cet effet. La présentation de la ratification du traité de paix aura lieu en même-tems. Il y aura le même jour un repas de quatre-vingt couverts, auquel assisteront les ministres, le corps diplomatique et les présidens des autorités constituées; ensuite opéra et bal à l'Odéon.

1807 (10 mars, p. 110)

Aujourd'hui que les fabriques de coton forment une branche considérable de notre industrie; aujourd'hui que les travaux sur le coton occupent à-peu-près deux cent mille individus, le Gouvernement doit sans doute les protéger. Mais, a-t-il été d'une sage politique de les fixer en France? Leur introduction n'a-t-elle pas nui aux fabriques essentiellement nationales de drap, de soie, de lin, etc.? Le Gouvernement n'eût-il pas mieux fait d'appliquer ses encouragemens à ces dernières fabriques, et de laisser à nos rivaux les fils et les tissus de coton, comme moyen d'échange contre les produits de notre industrie et de notre sol? Voilà la question.

1819 (5 septembre, p. 385)

On répète à divers théâtres des pièces destinées à célébrer le prochain accouchement de S.A.R. la duchesse de Berry.

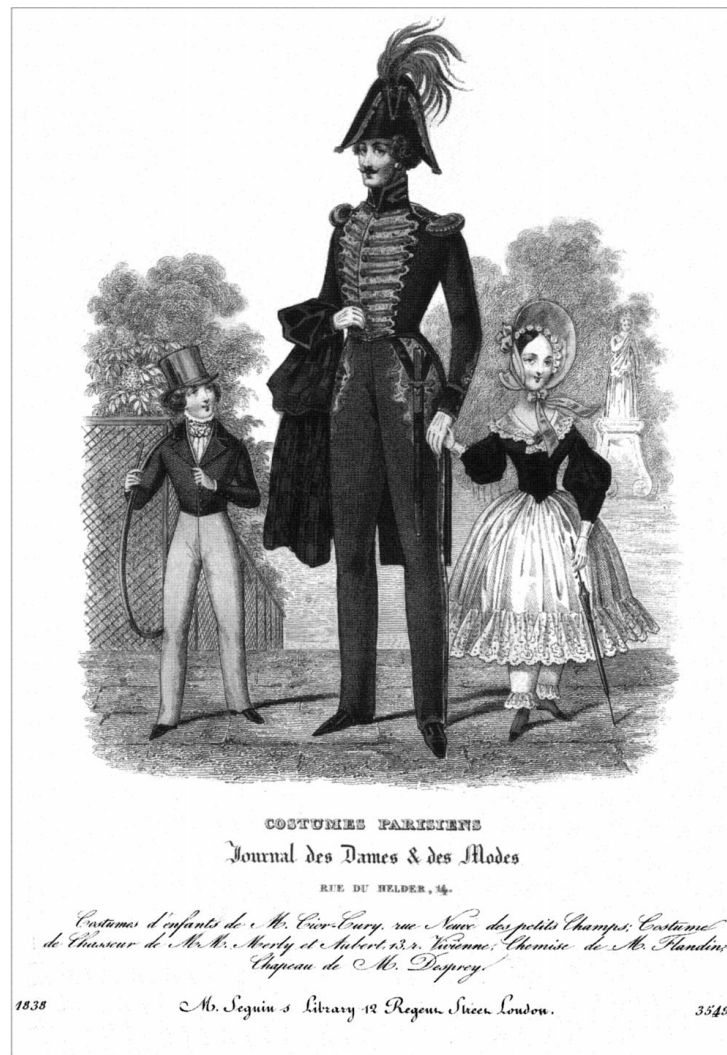


Figure E.2 Plusieurs gravures du journal pourraient être qualifiées de politiques. Au début, pendant l'ère napoléonienne, ces planches sont très discrètes en reflétant, comme le montrent les Fig. 3.3 et 3.4, la bonne ou la mauvaise fortune de l'empereur, ou en présentant des robes de cour (voir Fig. 3.2). Plus tard, pendant la Restauration, des événements officiels laissent leurs traces : par exemple il y a des modèles de deuil lors de la mort de Louis XVIII, ou des femmes portant la croix grecque au moment de la guerre en Grèce. Le fait marquant reflété en 1830 est l'insurrection révolutionnaire : les robes et chapeaux des gravures ont alors les couleurs nationales bleu, blanc et rouge (voir Fig. 6.2 et 6.4). Enfin, sous la monarchie constitutionnelle de Louis-Philippe, plusieurs illustrations présentent des costumes militaires, dont voici le costume d'un "Chasseur" montré le 5 avril 1838 comme numéro 3549.

1820 (15 juin, p. 257)

Une maison a été louée à Londres, 180,000 francs, pour voir passer le cortège, le jour du couronnement de S.M. Georges IV.

1823 (31 juillet, p. 329)

Si Rome tient encore le sceptre des beaux arts, il n'en est pas de même des arts mécaniques. La supériorité des ouvriers de Paris a donné l'idée d'expédier de cette ville un *lit mécanique* pour le Pape.

En Italie, la fabrication du drap et celle du papier sont aussi dans un état d'imperfection difficile à comprendre.

1824 (20 mai, p. 219)

L'ABOLITION DE LA TRAITE DES NOIRS, POÈME PAR
ESPÉRANCE PICARD.

Tel est le titre d'une brochure de 16 pages in-8°, imprimée à Caen.

1824 (15 décembre, p. 546)

On parle beaucoup dans le monde de la voiture destinée à la cérémonie du sacre et du couronnement de Charles X. L'intérieur, dit-on, sera en velours plain, rouge-cramoisi, brodé en or. Les dessins de la broderie offriront des lis fleurs et des lis armes, ainsi que des tiges de lis et des fleurs de lis. Au centre de l'écusson principal seront deux C entrelacés. Des panneaux en glaces non étamées permettront de voir S. M. Les emblèmes de l'impériale, ainsi que l'encadrement des glaces, doivent être exécutés en bronze doré, sur les dessins du célèbre M. Percier.

1827 (31 mai, p. 234)

Le séjour prolongé de la Cour à Saint-Cloud (du 24 mai à la fin d'octobre) donnera de l'éclat aux bals qui se donnent chaque année dans le parc. Ces bals commenceront le dimanche 3 juin.

1828 (10 mars, p. 107)

Quatorze cents personnes avaient été invitées par lettres ou billets, au dernier *cercle et jeu* chez S.M. Charles X. Cette réunion nombreuse est regardée comme l'une des plus brillantes qui ait eu lieu depuis longtemps à la Cour. Chacun en parle : les femmes citent les parures, les hommes nomment les jolies personnes que d'éclatantes toilettes embellissaient encore.

1830 (15 novembre, p. 498)

Sur les pièces de monnaie gravées d'après M. Galle, présentées le 3 novembre, et non admises, la tête du Roi n'était point assez ressemblante; la couronne, au revers, formée de deux branches, était maigre et laissait trop de *champ*. M. Galle, lui-même, a reconnu la défectuosité de son ouvrage.

Dans les pièces de M. Tiolier, qui circulent provisoirement, la tête du Roi, quoique ressemblante, laisse à désirer. L'exécution du coin d'une nouvelle monnaie est une œuvre beaucoup plus difficile qu'on ne pense.

Le spectateur ayant une pièce de 5 francs devant lui, Louis-Philippe I^{er} regarde à droite : Charles X regardait à gauche. On sait qu'à chaque changement de dynastie, le graveur tourne dans un sens opposé le profil du souverain.

1831 (5 novembre, p. 484)

Comme la politique se trouve partout, que les dames assistent actuellement aux séances des Chambres, un spéculateur vient de leur rendre service en faisant imprimer une biographie de tous les députés actuels. Cette biographie est de la grandeur d'une carte de visite, et a la moitié du doigt d'épaisseur : on peut presque la mettre dans une bourse. Il n'est aucune de nos élégantes *politiques* qui n'en ait une à sa disposition, surtout depuis les graves discussions sur la pairie.

1835 (20 octobre, p. 464)

Quand les Européens s'établissent sur une terre étrangère, et y fondent une colonie, ils en prennent possession : les Anglais, par un *Fort*; les Hollandais, par une *Bourse*; les Italiens, par une *Eglise*; les Espagnols, par un *Couvent*; les Français par une *Salle de Bal* ou de *Spectacle*. — A peine établie, notre colonie d'Alger a eu sa *Salle de Bal*, et nous avons donné dans le temps les *primeures* des toilettes mauresques. Elle a maintenant sa *Salle de Spectacle*, commode, simple, élégante, aérée. Son *plafond* est une jolie tente, dont les rideaux tombant sur le parapet de la terrasse, permettent à l'air de circuler librement et protègent les spectateurs contre la brise du soir. Le répertoire et le personnel sont mieux *montés* que ceux de nos théâtres de provinces, dans les villes de 15,000 âmes (population européenne d'Alger).

1837 (20 juin, p. 263)

On a remarqué que le 4 juin, jour de l'entrée de la duchesse d'Orléans dans Paris, quatre-vingt dix baptêmes ou inscriptions de nouveaux-nés sur les registres de l'état civil ont eu lieu, et que, sur ce nombre, trente enfans du sexe féminin ont reçu le nom d'Hélène, et vingt-cinq du sexe masculin, le nom de Ferdinand. Cela rappelle les tems du roi de Rome, du duc de Bordeaux et de beaucoup d'autres époques de notre histoire.

E.2.2 Le journal, haute école de galanterie et de conversations spirituelles

Beaucoup d'articles sont des commentaires philosophiques. D'autres donnent des conseils de bienséance ou enseignent l'art de tenir une conversation.



Figure E.3 Certaines gravures présentent hommes et femmes absorbés dans un tête-à-tête amical. Ici la gravure 3245 du 5 février 1835.

1802 (17 octobre, p. 36)

Le monde est plein de sottise et d'ennui;
On s'en éloigne, on cherche la retraite;
Mais est-on seul, bientôt on le regrette,
On ne peut vivre avec lui, ni sans lui.

1804 (26 décembre, p. 159)

EFFET DU CONTRASTE.

Deux corps capables de recevoir la matière électrique, lorsqu'ils en sont chargés précisément au même degré, ne produisent plus d'étincelles; pour en faire jaillir l'électricité avec force, il faut que l'un des deux s'électrise en plus et l'autre en moins. Il en est de même dans les liaisons de sentiment les plus vives, les plus vraies; jamais il n'y a autant d'amour, autant de désir d'un côté que de l'autre. Et quiconque eut l'idée ou la liberté de s'observer soi-même, aura sûrement remarqué que ce ne fut jamais dans les momens où l'objet aimé sembloit partager avec lui le plus également le même désir, qu'il s'est trouvé le plus passionné, le plus heureux. La plus sublime coquetterie des femmes consiste à discerner d'abord avec sagacité le juste degré des désirs qu'elles inspirent, pour ne laisser échapper habilement que la nuance de disposition plus ou moins tendre, plus ou moins indifférente, dont le contraste y peut répondre le plus favorablement. Quelque profondeur de jugement et quelque finesse de tact que suppose une pareille conduite, il est peu de femmes aimables à qui la nature, ou je ne sais quelle inspiration divine, n'en ait appris mille fois plus que tous les philosophes du monde ne pourroient leur en dire.

1806 (5 octobre, p. 599)

Il n'y a rien d'aussi poli dans le monde qu'une marchande de modes à Paris, un banquier à Londres, une entremetteuse à Madrid, un moine mendiant en Italie, un aubergiste à bière en Allemagne, et un Juif par-tout.

1806 (5 octobre, pp. 599–600)

Le bonheur suprême sur la terre, est d'aimer et d'être aimé; mais cela est si rare! cela est si court.... On vous aime, et vous n'aimez pas; vous aimez, on ne vous aime plus; la fable a raison : *L'Amour aveugle ne frappe qu'au hasard...* S'il est une autre vie, la jouissance éternelle des élus doit être d'aimer deux et d'aimer sans cesse.

1806 (5 octobre, pp. 600–601)

En fait de tromperie l'homme le plus fin l'est tant soit peu moins que la femme la plus bête.

1810 (30 novembre, p. 527)

Emblèmes tirés du règne végétal

Amaranthe (sic) signifie indifférence. - *Anémone*..... persévérance, ou innocente victime de la jalousie. - *Barbeau*..... fidélité. - *Belle-de-jour*.... coquetterie. - *Belle-de-nuit*.... fuir, redouter l'amour. - *Bluet*.... pureté du sentiment. - *Branche ursine*, ou *acanthé*..... nœuds indissolubles. *Capucine*.... discrétion. - *Chélidoine*.... premier soupir d'amour. - *Chèvre-feuille*.... liens d'amour. - *Citronelle* (sic).... souvenirs passagers. - *Coquelicot*.... repos. - *Eglantine*..... amour malheureux. - *Fleurs d'orange*.... générosité, magnificence. - *Fleur-de-passion*.... douleur cuisante d'amour. *Germandrée*.... plus je vous vois, plus je vous aime. - *Giroflée*.... ennui. - *Héliotrope*..... attachement violent, aimer plus que soi-même. - *Hyacinthe* ou *jacinthe*.... amour chagrin, vous m'aimez et vous me donnez la mort. - *Immortelle*.... amour sans fin. - *Iris*.... inconstance, raccommodement. - *Jasmin-blanc*..... candeur. - *Jasmin-jaune*..... première langueur d'amour. - *Jonquille*... désirs, jouissance. - *Laurier franc*... Triomphe, gloire. - *Laurier rose*.... bonté et beauté. - *Lierre*.... tendresse réciproque. - *Lilas*.... première émotion d'amour. - *Lys*... candeur, pureté, grandeur. - *Marguerite*.... patience, tristesse. - *Marjolaine*... tromperie. - *Muguet*.... coquetterie. - *Myrthe et Roses*.... volupté. - *Œillet*.... sentiment. - *Oreille d'ours*.... On cherche à vous séduire. - *Pensée*..... je partage vos sentiments. - *Pervenche*.... amitié pour la vie. - *Primevère*.... espérance, première fleur de la jeunesse. - *Renoncule*.... fierté, impatience. - *Réséda*.... bonheur d'un instant. - *Roses mêlées d'épines*.... hymen. - *Rose blanche*.... innocence. - *Rose blanche desséchée*..... plutôt mourir que de perdre l'innocence. - *Rose de jardin*.... beauté passagère. - *Rose en bouton*.... cœur qui ignore l'amour. - *Rose sauvage*.... simplicité. - *Sensitive*.... sensibilité secrète et profonde. - *Serpolet*.... étourderie. - *Tournesol*..... mes yeux ne voyent que vous. - *Tubéreuse*.... délicatesse. - *Tulipe*... orgueil et ingratitude. - *Violette double*..... amitié réciproque. - *Violette simple*.... modestie, amitié.

1810 (15 décembre, p. 551)

Proverbes italiens

La plus mauvaise roue d'un chariot, est celle qui fait le plus de bruit.

Le méchant est comme le charbon; s'il ne vous brûle pas, il vous noircit.

1812 (5 juillet, pp. 292–293)

La vie, pour un jeune homme, est comme une nouvelle connaissance qui lui plaît, qui l'amuse; mais à laquelle il tient faiblement, et dont il se détache sans effort. A mesure que nous avançons en âge, elle est pour nous comme un ancien ami. Sa société est triste, son esprit n'a plus rien qui nous amuse, ses défauts et ses infirmités nous incommode; mais nous l'aimons, et nous ne pouvons la perdre sans regrets et sans douleur.

1812 (5 août, p. 339)

DE L'AMOUR ET DE L'AMITIÉ.

Absens ont tort, dit le proverbe, et ce proverbe a été fait pour les amans. Cela n'est pas difficile à concevoir. Vif et impétueux, l'amour a besoin de jouissances; le jeûne fait sur lui l'effet d'un poison lent. Que peut, au contraire, l'absence sur l'amitié? Rien. Voyez un ami, absent depuis trente années, rentrer dans ses foyers : ses pas se dirigent vers la demeure de son ami; c'est son ami qu'appellent ses embrassemens. L'amant, après trente ans, cherchera-t-il son amante? Elle avoit vingt ans lors qu'il est parti..... vingt et trente..... Oh! comme elle doit être vieille! Aussi, il y a longtems qu'il n'y pense plus.

1812 (25 novembre, p. 515)

L'esprit observateur n'est jamais celui d'un égoïste. Pour observer il faut s'occuper des autres.

1814 (25 juin, p. 279)

Dissimuler sa douleur, c'est courage et force d'esprit : les plaintes touchent peu de personnes; et les malheurs, lorsqu'on cesse de les envisager, sont presque comme s'ils n'étoient point arrivés.

1818 (15 juillet, p. 314)

On est heureux ou malheureux par une foule de choses qui ne paroissent pas, qu'on ne dit point et qu'on ne peut dire.

1818 (20 août, p. 365)

D'après une des lois de Dracon, l'oisiveté à Athènes étoit punie de mort. Si par malheur cette règle étoit remise en vigueur à Paris, il n'y auroit pas assez d'arbres au boulevard pour y pendre tous les paresseux qui vont y étaler leurs grâces et y dévorer leur ennui.

1820 (10 septembre, p. 396)

Un des plus grands malheurs de la vie, c'est d'aimer sans retour. Cependant ce mal est assez commun; et si l'on ne veut y ajouter le désagrément de se donner en ridicule, il faut le supporter sans se plaindre. A l'égard des murmures, il faut se les interdire, comme on interdit le vin à ceux qui ont la fièvre.

1820 (20 septembre, p. 411)

Il appartient à l'amour seul d'embellir ce qui semble ne pouvoir être embelli.

1821 (20 juin, p. 266)

Il n'y a peut-être que ceux qui ne pensent à rien qui ayent besoin d'être distraits.

1821 (20 novembre, p. 507)

SYNONIMES.

Jadis.

Attelage boîteux,
Cuivre doré,
Un grand comptoir de magasin,
Courtaud de boutique,
Garçon de boutique, (moins ancien)
Fille de boutique,
Petit parasol,
Petit parapluie de femme,
Le Théâtre Italien,
Un air noté très-haut ou très-bas,
Les grands amateurs de musique italienne,

Aujourd'hui

Attelage mozaïque.
Bronze doré.
Une banque.
Commis marchand.
Demoiselle de comptoir.
Ombrelle.
Ombrelle-parapluie.
Les Bouffes.
Un air écrit très-haut
ou très-bas.
Les dilettanti [...]

1822 (10 février, p. 58)

Un homme d'esprit fort distrait, dit un jour à une dame : Vous vous faites vieille. S'apercevant tout-à-coup de son impolitesse, il voulut la réparer. Cette remarque n'est pas très-galante, vieille! Qu'en pensez-vous?... Mais, lui répondit cette dame, je pense que je ne le suis pas encore assez pour m'en fâcher.

1822 (15 mai, p. 210)

L'Italienne ne croit être aimée de son amant que quand il est capable de commettre un *crime* pour elle; l'Anglaise, une *folie*; la Française, une *sottise*.

1822 (25 juin, pp. 279–280)

Dans un salon de la capitale, où deux fois par semaine, des femmes charmantes et des hommes aimables se réunissent pour exercer leur esprit, on proposa dernièrement cette question :

« Quelle est la position la plus affligeante pour une femme d'aimer tendrement un époux qui n'a pour elle que de l'aversion, ou d'être tendrement aimée d'un mari qu'elle n'aime pas? » Voici la réponse qui a été jugée la meilleure :

Adorer un époux sans espoir qu'il nous aime,
C'est, sans doute, un destin affreux,
Pourtant je pense qu'il vaut mieux
Faire un ingrat que de l'être soi-même.

Mlle. M...

1822 (20 juillet, p. 320)

Si l'amitié existoit parfaitement entre deux personnes, elle les rendroit parfaites; car l'une diroit à l'autre ce qui lui manque pour l'être. Mais l'amour-propre gâte les confidences.

1822 (20 septembre, p. 414)

Rien de plus aisé que de contracter une mauvaise habitude; rien de plus difficile que de la perdre. Que nos jeunes gens y prennent garde! non contents d'imiter pour la coupe de leurs habits, les modes britanniques, ils se donnent ce balancement que les Anglais ont dans leur démarche.

1823 (15 septembre, p. 404)

Il y a des personnes qu'on aime beaucoup en idée. On se prend pour elles, sur ses lettres, d'une véritable passion; on les souhaite, on les attire; elles se laissent persuader, elles viennent; à peine sont-elles arrivées qu'on est étonné de les haïr.

1824 (25 juillet, p. 326)

On voit des amis brouillés le reste de leur vie, à la suite d'une dispute dont ils ont oublié le sujet au bout de quelques jours.

1824 (25 juillet, p. 327)

Tout le monde doit savoir que l'auteur qui vient de terminer un voyage et l'amoureux qui va se marier, ne consultent pas pour avoir un avis.

1832 (20 octobre, p. 464)

On aime généralement la flatterie, et l'on hait presque toujours les flatteurs.

1833 (10 janvier, p. 15)

Il est si naturel aux malheureux de plaindre et d'aimer leurs semblables.

1837 (31 mars, p. 143, 1^e vol.)

LE SAVOIR-VIVRE.

Aucun livre ne renferme les notions de cet art de distinction, par l'intermédiaire duquel les esprits d'élite s'entendent et se reconnaissent. Les rois l'enseignent aux rois; la cour elle-même le tient de la cour de François I^{er}, qui l'avait appris à la cour de Charles VII. De mère en mère, cet art, apanage des grands, descend aux fils; car la noblesse n'est pas seulement dans le sang, comme le croient certains esprits. Parler, écouter, répondre, s'asseoir, se lever, ramasser un gant, toucher une épée, saluer, sourire, offrir un fauteuil, entrer, sortir, sont en apparence des actes indifférens; en réalité, ce sont des choses que le charbonnier n'accomplit pas comme le bourgeois, le bourgeois comme le militaire, le militaire comme le prêtre. A ceux qui font leur vie de ces lois de l'étiquette, il appartient d'y obéir avec la supériorité du naturel.

LÉON GOZLAN.

E.2.3 Le journal, reflet de l'industrialisation croissante

L'un des thèmes principaux étant les inventions en technologie et sciences, le périodique décrit grand nombre de produits de l'art mécanique récemment inventés : le chauffage pour voiture, la bicyclette, les ponts, bateaux et meubles en fer, les douches, la machine à écrire, les voitures à moteur, le diorama, le chemin de fer ... Quelques dessins présentent montgolfières, jeux de diable, montagnes artificielles, "promeneuses d'enfants" et voitures.



Figure E.4 Tandis que les articles du journal décrivent souvent de nouvelles voitures, les gravures les montrent plutôt rarement. La raison en est simple : de 1802 à 1835 l'abonné était censé acheter les illustrations de la série *Meubles et Voitures*, éditée au bureau du magazine. Avant et après, quelques planches du *Journal des Dames* ... ont comme sujet les voitures, par exemple le numéro 155 du 1^{er} septembre 1799 (Fig. 4.8), le numéro 3412 du 31 octobre 1836 ici reproduit, et le numéro 3556 du 20 avril 1838 qui montre le carosse imposant d'un duc tiré par quatre chevaux.

1803 (30 janvier, p. 212)

L'esprit d'invention devient de jour en jour plus général. On a imaginé, à Londres, l'art de chauffer pendant l'hiver les carrosses et toutes sortes de voitures. Le fourneau qui sert de chauffoir ne prend point sur les places des voyageurs, et c'est même un ornement; les frais de chauffage sont presque nuls. Les voyageurs doivent nécessairement préférer de semblables voitures à de mauvaises auberges. On ne dit pas si le cocher prend part à la chaleur de son carrosse; cela valoit pourtant la peine qu'on s'en occupât. Car il n'y a pas de doute que, dans ce cas, l'incommodité ne s'accroisse pour lui en raison de l'agrément que ses maîtres trouveroient à passer la nuit dans une voiture.

1818 (10 avril, p. 157)

VÉLOCIPÈDE.

Cette machine, dont on a fait l'essai, le 5 avril, dans le jardin du Luxembourg, a d'abord été nommée en Allemagne *Draisienne*, du nom du baron de Drais, son inventeur. *Vélocipède* dérive de deux mots latins, *vitesse* et *pied*. Enfourché sur un bâton, que supportent deux roues posées l'une devant l'autre, on fait avancer la machine en donnant de tems en tems un coup de pied, comme un patineur donne un coup de patin. « C'est un métier de cheval », disoit l'un. « Excellent moyen, disoit un autre, pour user promptement ses chaussures. » La plus petite ornière obligerait à descendre, et il faut une grande habitude, dans une route bien aplaniée, pour ne pas perdre l'équilibre. Cette machine auroit, en France, un troisième inconvénient, celui de ne pas convenir aux dames : leur vêtement les embarrasserait.

1820 (5 février, p. 51)

Un voyageur nous apprend que l'usage de la vapeur ne prend pas moins d'extension en Angleterre que celle du gaz.

A Londres, il y a de 50, à 60,000 fanaux éclairés par le gaz. Il est sérieusement question d'employer la vapeur au labourage des terres.

1820 (20 juillet, p. 314)

C'est une grande importunité pour les personnes qui se promènent à Tivoli, que la rencontre de ces dadas qu'on nomme *Draisiennes*; l'administration devrait les reléguer dans une allée peu fréquentée.

1820 (5 octobre, p. 434)

Grâce aux baignoires de cuir imperméable, que l'on roule comme un matelas, un voyageur peut aujourd'hui faire mettre une baignoire dans sa chaise de poste, et prendre un bain dans la plus chétive auberge.

Ces baignoires, dont le fond est très-évasé, se maintiennent parfaitement d'aplomb.

1820 (10 décembre, p. 548)

Quelques étrangers ont introduit à Paris la mode russe des tuyaux de chaleur, qui échauffent les appartemens sans laisser voir aucune trace de feu ni de fumée. Afin que de grandes pièces, telles qu'un salon de compagnie, ne présentent pas une nudité désagréable à l'œil, on figure à chaque bout, une cheminée, dont le dessus est orné de pendules, de candelabres, etc., et dont le bas est garni de fleurs naturelles, encaissées dans une jardinière.

1821 (5 mai, p. 194)

On dit qu'en Ecosse on a fait faire un bateau tout entier de fer forgé, qui portera 300 personnes, pour naviguer sur la Clyde.

Cela rappelle les bateaux que les anciens Egyptiens faisoient en terre cuite pour descendre ou remonter le Nil.

1822 (15 juillet, p. 311)

M. Regnier vient d'ajouter au nombre de ses utiles inventions, des bracelets et des bandeaux em acier aimanté, disposés comme l'ont indiqué M. le docteur Hallé et autres médecins, pour calmer le mal de tête : plusieurs personnes notables attestent leur efficacité.

S'adresser à Paris, chez l'auteur, rue de l'Université, n° 4.

1822 (30 novembre, p. 529)

L'éclairage par le gaz hydrogène, était hier une *nouveauté*, aujourd'hui c'est une *mode*, demain il aura un succès *di furore*. Ainsi vont les choses à Paris.

Il y a dans cette ville quatre grands réservoirs de gaz hydrogène : trois sur la rive droite de la Seine, un sur la rive gauche.

1823 (20 septembre, p. 413)

CHIMIE APPLIQUÉE À L'AGRICULTURE, *par M. le comte Chaptal, pair de France* [...]

1823 (31 octobre, pp. 474-475)

On a remarqué à l'exposition du Louvre, une lame du nouveau métal nommé *palladium*, du nom de la déesse des beaux-arts qui préside à l'une des planètes nouvellement découvertes. Ce métal dont l'éclat rappelle celui de l'argent, est fort rare, et ce n'est qu'après de longs travaux qu'on est parvenu à le fondre. M. Bréant, en ayant obtenu 7 à 800 grammes, a consacré à Sa Majesté ce premier fruit de son travail, en lui offrant une médaille de palladium frappée à son effigie.

1825 (10 décembre, p. 527)

Le jour de l'ouverture de l'Athénée royal, on a fait dans cet établissement, la première expérience d'un gaz portatif qui n'est point extrait du charbon de terre, mais de l'huile : sa flamme n'a point l'inconvénient d'être bleuâtre. Chaque heure d'éclairage revient à 7 centimes.

1827 (20 mars, p. 126)

L'Eau balsamique et spiritueuse de M. Botot, pour entretenir la beauté des dents, se vend chez M. Botot, rue Coq-Héron, n° 5.

1827 (5 juin, p. 242)

M. Laurent, tapissier, rue Neuve-des-Petits-Champs, n. 47, vient de faire exécuter des lits d'acier, d'autres plaqués en cuivre et en argent, pour la Colombie. Dans les climats chauds il faut des meubles où les insectes ne puissent pas pénétrer.

1827 (30 juin, p. 282)

Après avoir réitéré une expérience fort simple, nous dirons aux dames qui aiment les fleurs coupées, que l'influence de la lumière sur les tiges tend à leur conservation, et que des fleurs de la même espèce coupées au même moment et au même degré d'épanouissement, se fanent moins vite lorsqu'on les conserve dans l'eau que contient un vase de cristal

blanc, transparent, que dans un vase de cristal opaque ou de porcelaine. Toujours notre expérience a été concluante en faveur de celui qui permet le plus à la lumière de frapper les tiges plongées dans l'eau.

1828 (15 mai, p. 211)

Quatre ponts suspendus en fil de fer, ont été récemment construits dans le sud-est du royaume et dans le même pays; l'un à Guitres, l'autre à Laubardemont, le troisième à Li-bourne-sur-l'Isle, et le quatrième à... Ces constructions ont été faites par des particuliers, moyennant le droit d'un péage à longues années, concédé par le gouvernement.

1828 (25 juin, p. 279)

On va voir au bas du Pont-Royal, des *baignoires flottantes*, remorquées par un bateau à rames : le fond de la baignoire est un grillage au travers duquel l'eau de la Seine se renouvelle constamment. Au moyen de petits rideaux, qui forment un pavillon à quatre pans, le baigneur ou la baigneuse se trouve en pleine eau, comme dans une tente. Deux plaisirs pour un : bain à l'eau courante, et promenade nautique.

1830 (30 juin, p. 281)

Les mécaniques à musique se sont tellement multipliées, qu'il n'est pour ainsi dire aucune sorte de meubles où les amateurs n'en trouvent. S'agit-il d'un lit, d'un divan? la musique est logée dans un tiroir qui sert en même tems de vide-poche. Malgré l'exiguité de l'espace, il y a aussi une mécanique à musique dans un nécessaire de voyage.

1830 (5 juillet, p. 289)

Quoique le ciel se charge de nous donner des bains de pluie depuis plusieurs semaines, nous ne pouvons nous dispenser de parler d'un appareil de bains inventé depuis peu par le docteur Destahl. Que l'on se figure une colonne, haute de 7 à 8 pieds, ou bien une armoire à glaces. Ce meuble renferme un champignon et un corps de pompe. L'appareil est fait de manière qu'il ne tombe pas une goutte d'eau dans l'appartement où l'on prend un bain. L'inventeur demeure rue Neuve-de-Luxembourg.

1830 (5 octobre, p. 433)

On parle beaucoup d'expériences qui ont pour but de rendre les télégraphes d'un usage général. La nouvelle *télégraphie* mise à la disposition des particuliers et surtout du commerce, comme moyen de correspondance, dans des cas très-pressés, transmettrait une dépêche de plusieurs lignes à une distance de cent lieues, en quelques minutes, pour la modique somme de vingt francs.

1831 (5 août, p. 338)

M. Gulli vient de soumettre au jugement de l'Académie des Sciences un moyen mécanique à l'aide duquel on écrit soixante fois plus vite que par la méthode ordinaire. Il obtient cet étonnant résultat à l'aide d'une machine munie d'un double clavier sur lequel les deux mains jouent à la fois : une main note les consonnes, et l'autre les voyelles. Le papier marchant à mesure, chaque lettre se trouve placée dans l'ordre qu'elle doit occuper.

1832 (5 octobre, pp. 435–436)

M. Barruel, chef des travaux chimiques à la Faculté de Médecine, pense, d'après les recherches qu'il a faites sur la présence du fer dans le sang, qu'il pourrait extraire du sang d'un cadavre assez de fer pour frapper une médaille du volume d'une pièce de 40 fr. Ce serait un moyen curieux et solide de conserver les restes et de perpétuer la mémoire d'une personne illustre ou chérie.

1833 (15 janvier, p. 20)

- On a fait ces jours derniers à Paris, l'essai d'une voiture à vapeur, sans chemin de fer ni rainure. L'équipage remorquant deux omnibus a mis près de trente-cinq minutes pour aller de la Bastille à la place de la Concorde; mais il a parcouru ensuite en moins d'une demi-heure le trajet jusqu'à Sèvres. Un accident survenu alors à la machine a singulièrement retardé la route jusqu'à Versailles. Une nouvelle expérience doit avoir lieu très-incessamment. Si elle réussit entièrement, il y aura de quoi épouvanter les entrepreneurs des *Gondoles* et des *Accélérées*.

1834 (25 mars, p. 134)

- Il n'est question en ce moment que des effets extraordinaires du microscope oxihydrogène du docteur Warwick, dont les expériences ont été faites ces jours-ci à l'hôtel Ceville; on assure que l'augmentation des objets soumis à sa réflexion est de

76,000. En voyant la quantité prodigieuse de molécules et d'insectes qui se remuent en tous sens et se livrent une guerre à mort dans une goutte, on ne sait plus quelle boisson choisir pour être à l'abri des influences malsaines. A partir d'avant-hier dimanche, les expériences de cet instrument d'optique ont eu lieu tous les soirs après le concert dans le local des *Champs-Élysées d'hiver*.

1835 (15 décembre, p. 552)

Un célèbre mécanicien de Londres, M. Kempelin, vient de donner la parole à une machine dont le professeur Wheatstone a présenté dernièrement un modèle à la société royale. L'appareil se compose de cinq parties d'une structure extrêmement ingénieuse : un roseau, qui représente le larynx humain; un tube, ou plutôt une trachée-artère, munie de valvules internes et d'appendices disposés à l'instar des bronches thoraciques; un soufflet qui remplit l'office de poumons; une bouche et des narines modelées sur les organes correspondans dans l'économie vivante. M. Wheatstone a fait prononcer à cette singulière machine une foule de dissyllabes, tels que : *Maman, papa, summer*, et cette phrase entière en français : *Vous êtes mon ami; je vous aime de tout mon cœur*, et surtout cette autre phrase latine : *Leopoldus secundus romanorum imperator semper Augustus*.

1836 (20 août, p. 359)

NOUVELLE ASCENSION DE M. ROBERTSON.

Pour se faire une idée bien exacte de l'effet que peut produire sur un peuple nouveau le spectacle de l'ascension d'un homme dans les airs, il suffirait de voir les honneurs ou plutôt l'enthousiasme qu'a excité au Mexique l'ascension de M. Robertson. La ville de Véra-Cruz, jalouse de la faveur dont avait joui la capitale, a, par une prompte souscription, déterminé ce jeune physicien à renouveler ce spectacle inconnu dans le Nouveau-Monde.

Le jour attendu si impatiemment fut fixé au 21 avril dernier. L'amphithéâtre, bâti dans la cour du couvent de San-Francisco, fut envahi dès le point du jour. Le public était partagé entre la crainte et le doute; on ne pouvait croire en tant de courage. On vit avec étonnement l'aéronaute français s'élever avec calme et saluer avec le sourire sur les lèvres. L'aérostat prit la direction de la mer. Les magistrats firent mettre toutes les embarcations à la mer pour sauver le malheureux Robertson. Lui seul était sans inquiétude, car, après s'être élevé à une grande hauteur, on le vit une demi-heure après son départ, descendre dans les plages inférieures de l'atmosphère, où il espérait rencontrer une direction plus favorable. Le physicien ne se trompa pas, et au bout d'une heure il prenait terre à quatre pas de la mer, sain et sauf. Son retour à la ville fut un spectacle nouveau pour Véra-Cruz, et ce qui étonna bien les Mexicains, c'est que le soir même M. Robertson exécuta au théâtre les expériences de physique qu'il avait annoncées.

1837 (31 mai, p. 240)

DÉCOUVERTE..... PRODIGE DE LA CHIMIE!
POMMADE DU LION!

Pour faire pousser en un mois les CHEVEUX, les FAVORIS, les MOUSTACHES et les SOURCILS. (Garanti infallible.) — Prix : 4 francs le pot. Chez Mlle Carrier, Palais-Royal, 88, près la Rotonde; et chez l'auteur, rue Vivienne, 4, à toute heure. (Six pots, 20 fr. — On expédie en province et à l'étranger.)

1837 (30 septembre, p. 143, 2^e volume)

Le mouvement des voyageurs sur le chemin de fer de Saint-Germain, pendant le premier mois de l'exploitation, du 26 au 24 septembre, a été :

Première quinzaine, 97,199 personnes. — Produit, 119,263 fr. 50 c.

Deuxième quinzaine, 108,536 personnes. — Produit, 121,279 fr. 50 c.

Total pour 30 jours, 205,735 personnes. — Produit, 240,543 fr.

1838 (10 juin, p. 255)

INDUSTRIE. — *Fers creux laminés*. — En France, nous aimons tant la nouveauté qu'on a accueilli avec un rare empressement l'invention des meubles en fer creux laminé, soutenue et perfectionnée par M. Pandillot. Nous pouvons le dire, jamais faveur du public ne fut mieux justifiée; car cette invention est utile, elle est justifiée par le succès, elle a un but. Jusqu'à ce jour, c'était le bois, varié il est vrai, qu'on employait uniquement dans l'ameublement; l'inévitable acajou revenait sous toutes les formes. Maintenant, si l'on veut se ranger du côté de la mode, on ne peut se passer d'un salon meublé par M. Gandillot. Ils sont si jolis en effet, ces divans, ces causeuses, ces canapés; la forme en est si gracieuse, les ornemens en sont si riches et de si bon goût. Ce n'est plus l'uniformité de teinte des bois, même les mieux choisis, mais bien une suite de conquêtes faites dans le domaine de la peinture; ces traverses, ces bateaux des lits, les pieds même des fauteuils, les dossiers des chaises se trouvent revêtus de fleurs, de guirlandes de l'éclat le plus vif, comme aussi de mosaïques, d'arabesques, de fantaisies chinoises. Rien donc de plus joli sans apprêt, de plus riche sans surcharge ni prétention. Nous ne sommes donc pas surpris que la bonne compagnie prenne le chemin de la rue Bellefond : elle ne peut pas s'adresser mieux.

1838 (15 juillet, p. 618)

— LE DIORAMA, où sont exposées les œuvres de M. Daguerre, semble attirer chaque jour une foule plus nombreuse. C'est qu'on ne se lasse pas d'aller admirer ces chefs-d'œuvre de l'art, dans lesquels la nature passe par les effets les plus merveilleux. Aussi M. Daguerre a-t-il une réputation que nul ne viendra jamais lui contester, car non seulement ces tableaux distraient la vue, mais encore ils impressionnent l'âme de toutes les émotions les plus diverses.

E.2.4 La vie littéraire, artistique et théâtrale

Les comptes rendus se rapportant aux activités culturelles de la capitale occupent une place importante dans le journal. Quelques articles sur les belles lettres, l'art et le théâtre doivent être attribués à des auteurs qui, plus tard, deviendront célèbres (voir le chapitre sur Balzac). Plusieurs gravures montrent les Parisiennes, et parfois aussi les Parisiens absorbés dans une lecture (Fig. 2.9, 3.19 et E.1), s'intéressant à la peinture, dans une loge de théâtre ou en train d'écouter ou de faire de la musique (Fig. 3.17, 4.4, 4.9).



Figure E.5 Jouer d'un instrument ou chanter sont des activités souvent pratiquées par les femmes et les hommes de l'époque. Ici la planche 194 du 14 février 1800 (= 25 pluviôse an 8) présentant deux bourgeois qui s'apprentent à exercer un morceau pour violon et voix féminine.

1807 (25 mars, p. 130)

Autrefois les loges bien garnies et peuplées de femmes élégantes étoient, après une jolie pièce, le spectacle le plus couru du parterre : depuis quelques jours, c'est le parterre nombreux et bruyant qui se donne en spectacle à toute la salle : on va à présent à la comédie, non pas pour y entendre la débutante, la pièce nouvelle, mais pour y voir les débats du parterre. Les amateurs ont en effet pris une nouvelle manière de prouver que tel ouvrage ou tel acteur sont bons ou mauvais en soutenant leur opinion à coups de poings; et ce raisonnement est à la mode depuis le grand Opéra jusqu'au petit Vaudeville : ces querelles qui sont rarement sérieuses et presque toujours risibles, amusent les habitués des loges; aussi ne voit-on beaucoup de monde qu'aux théâtres où il doit y avoir pugilat, et nous entendions naguères deux jeunes femmes se dire : *« Ah! ma chère, allons aux Français ce soir; Duchesnois et Georges doivent jouer, nous nous y amuserons beaucoup; car on s'y battra, c'est une chose sûre. »*

1807 (25 avril, p. 177)

On se demande partout quel est l'acteur, le spectacle à la mode? Je réponds tous les acteurs, tous les spectacles. Dans une ville où l'on n'aime pas trop le chez soi, et où, pour avoir bien passé la soirée, il faut avoir vu une farce bien forte, une décoration superbe, ou quelque machine surprenante; comment tous les théâtres quelconques ne seroient-ils pas fréquentés? Oui, il y a du monde et tous les soirs, depuis le grand Opéra jusqu'au Panharmonicon, depuis M. Pierre jusqu'à M. Olivier. On remarque seulement que les pièces à calembourgs sont un peu moins suivies, que l'on va en foule chez des faiseurs de tours, les joueurs de gobelets, et qu'au goût des jeux de mots a succédé celui des jeux de main.

1812 (15 décembre, p. 546)

Qui est-là? — Madame, c'est votre marchand de modes. — Ah! c'est vous, mon cher de la toque, il y a bien long-temps que je ne vous ai vu, en effet. — Ce silence, cet abandon me faisoient croire que Madame étoit malade, étoit morte tout au moins. — Bien obligé de votre tendre intérêt, mon cher, ma santé ne va précisément pas mal, mais les belles réunions n'ont pas encore commencé, je n'entends parler ni de bals, ni de concerts brillants; et puis les comédiens se négligent, je ne vois point afficher de première représentation, aucune pièce ne fait *furor* ... Où se montrer? où aller? et à quoi bonne en ce cas la parure? — Je

vois que Madame n'est pas au courant; car enfin nous avons depuis quelque temps un spectacle plus fréquenté, plus suivi, que jamais spectacle ne l'ait été. — Plaisantez-vous? Lequel? — Mais c'est le salon du vendredi. — Le salon de Peinture? — Oui, Madame. — Mais y va, tous les jours, qui veut. — Sans doute, mais y va le vendredi qui peut. C'est le rendez-vous de tout ce qu'il y a de plus distingué; chaque semaine la foule s'accroît et bientôt on ne pourra plus y marcher tant il y a de monde. Jamais soirée, spectacle ou bal ne nous ont valu plus de débit, et le salon d'exposition est devenu l'endroit où nous autres artistes d'un autre genre nous exposons aussi nos inventions, nos créations, nos chefs-d'œuvre enfin. — Ah! c'est bon. J'avais justement envie d'aller voir le tableau de Gros, la vierge de Girodet. — Dans ce cas, Madame doit y aller le lundi, le mardi ou tout autre jour de la semaine, car le vendredi, on ne s'occupe pas plus des tableaux au salon, qu'on ne s'occupe de Molière aux Français quand la représentation est brillante. — Et bien : faites-moi quelque chose de nouveau pour le rendez-vous prochain. J'irai jeudi au salon pour mon plaisir, et vendredi par amour propre. — Adieu, Madame, à vendredi; je vais vous préparer des tons, des nuances; je vous ménage un clair-obscur qui fera du bruit, et j'espère que Madame me redira l'effet qu'elle aura produit sur les connaisseurs!

1813 (25 février, p. 86)

« Tu fais donc des vers, disoit Mme. A... à son mari, qui paroissoit rêveur. — Non. — Cependant, tu as l'air d'un imbécille. » Quelle idée ont nos dames des poètes du 19^e siècle !

1813 (15 novembre, pp. 498–499)

Quelques-uns de nos abonnés ont paru désirer que notre journal leur offrît de temps en temps des *Bouts-Rimés* à remplir. Pour montrer notre déférence à leurs désirs, le 15 de chaque mois, nous leur proposerons des rimes, en les priant de nous envoyer leur travail, franc de port, avant le dix du mois suivant.

Il est à souhaiter que les sujets qu'ils traiteront, se rapprochent le plus qu'il sera possible, du double titre de ce *Journal des Dames et des Modes*.

BOUTS-RIMES.

masque
postillon
casque
papillon
bamboche
freluquet
caboche
perroquet.

Nota. Le poète peut à son gré laisser les rimes au singulier ou les placer au pluriel.

1814 (25 juin, pp. 274–277)

Des Etrangers qui veulent imiter l'esprit français (1)

(1) *De l'Allemagne*, par madame la baronne de Staël-Holstein, 2^e édition. Trois volumes in-8° ; prix : 18 francs, port franc, 19 francs 50 centimes. A Paris, chez H. Nicole, rue de Seine, n° 12; et chez Mame frères, rue du Pot-de-Fer, n° 14.

« Depuis le règne de Louis XIV, dit madame de Staël, toute la bonne compagnie du Continent, l'Espagne et l'Italie exceptées, a mis son amour-propre dans l'imitation des Français [...] dans (les) grandes villes, le seul sujet dont on ait l'occasion de parler, ce sont des anecdotes et des observations journalières sur les personnes dont la bonne compagnie se compose. C'est un commerce ennobli par les grands noms qu'on prononce [...]

.....Les Allemands pourroient se créer une société d'un genre très-instructif et tout-à-fait analogue à leurs goûts et à leur caractère. Vienne, étant la capitale de l'Allemagne, celle où l'on trouve le plus facilement réuni tout ce qui fait l'agrément de la vie, auroit pu rendre, sous ce rapport, de grands services à l'esprit allemand, si les étrangers n'avoient pas dominé presque exclusivement la bonne compagnie. La plupart des Autrichiens, qui ne savoient pas se prêter à la langue et aux costumes français, ne vivoient point du tout dans le monde; il en résultoit qu'ils ne s'adoucissoient point par l'entretien des femmes, et restoient à-la-fois timides et rudes, dédaignant tout ce qu'on appelle la grâce, et craignant cependant d'en manquer.....

Les Polonais et les Russes, qui faisoient le charme de la société de Vienne, ne parloient que français et contribuaient à en écarter la langue allemande. Les Polonaises ont des manières très-séduisantes[...]

Les étrangers, imitateurs des Français, racontent les querelles de Mademoiselles de Fontanges et de Madame de Montespan avec un détail qui seroit fatigant quand il s'agiroit d'un événement de la veille. Cette érudition de boudoir, cet attachement opiniâtre à quelques idées reçues, parce qu'on ne sauroit pas trop comment renouveler sa provision en ce genre, tout cela est fastidieux.....

Les Français, hommes d'esprit, lorsqu'ils voyagent, n'aiment point à rencontrer, parmi les étrangers, l'esprit français, et recherchent surtout les hommes qui réunissent l'originalité nationale à l'originalité individuelle. Les marchandes de modes, en France, envoient aux colonies, dans l'Allemagne et dans le Nord, ce qu'elles appellent vulgairement *le fonds de boutique*; et cependant elles recherchent avec le plus grand soin les habits nationaux de ces mêmes pays, et les regardent avec raison comme des modèles très-élégans. Ce qui est vrai pour la parure l'est également pour l'esprit. Nous avons une cargaison de madri-

gaux, de calembourg, de vaudevilles, que nous faisons passer à l'étranger quand on n'en fait plus rien en France; mais les Français eux-mêmes n'estiment dans les littératures étrangères que les beautés indigènes. Il n'y a point de nature, point de vie dans l'imitation; et l'on pourroit appliquer, en général, à tous ces esprits, à tous ces ouvrages imités du français, l'éloge que Roland, dans l'Arioste, fait de sa jument qu'il traîne après lui : *Elle réunit, dit-il, toutes les qualités imaginables; mais elle a pourtant un défaut, c'est qu'elle est morte.* »

1815 (5 février, p. 50)

Un jeune homme que j'avois vu en passant dans sa petite ville, où il jouissoit d'une sorte de réputation de bel-esprit, vint me trouver à Paris, et me parla de son porte-feuille qu'il vouloit faire imprimer. Je le parcourus, je le trouvai plein de petits vers galans, où il avoit peint toutes les dames de son pays, sous les traits de Vénus ou d'Hébé, et tous les gens en place sous ceux de Pollion et de Mécène. Votre Recueil, lui dis-je franchement, restera sur les tablettes du libraire. Paris est plein de ces petits vers innocens que personne ne lit, parce que tout le monde en fait.

— Que me conseillez-vous donc?

— De composer des romans; on se les arrache, on ne voit que cela sur les toilettes.

— Mais il faut dessiner des caractères, faire des descriptions, nouer une intrigue. . . .

— Ne vous inquiétez pas de toutes ces misères. Ecoutez moi bien : le père d'Arlequin étoit un tailleur, honnête homme s'il en fut jamais. Sa veuve en le perdant ne trouva que peu d'écus et beaucoup de petites rognures de draps. Elle les prit comme elles se présentoient, les unit par des coutures et en fit à son pauvre enfant un habit qui attira tous les regards.

— Hé bien!

— Faites de même un roman de pièces et de morceaux. Prenez des descriptions ici, des caractères là, des situations partout. Si vous choisissez (sic) bien, je répons du succès.

* * *

1817 (15 mai, p. 216)

Walter Scott est assez généralement reconnu pour le meilleur poète vivant d'Angleterre. Il se trouve pourtant des personnes qui lui préfèrent lord Byron (sic).

1817 (20 juillet, pp. 319–320)

M. PETIPA ET SON BALLET.

Nous avons vu M. Petipa à la Porte St-Martin; il y faisait les beaux jours.

Engagé à Marseille, au Grand Théâtre, il y poursuit ses succès, et de simple acteur il devient compositeur.

Il a donné récemment la *Naissance de Vénus et de l'Amour*.

Comment, dit-on, il offre à-la-fois la naissance de la mère et celle de l'enfant? quelle folie!

Croyez-moi, M. Petipa ne prête nullement à la critique. Il a fait dans son ballet, preuve de tact et de sentiment. Sa Vénus et son Amour sont de très-bon aloi. Déjà nous avons vu à Paris une pantomime de ce genre, composée à Bordeaux (*Almaviva et Rosine*). Faisons des vœux pour qu'on nous donne aussi dans peu la pièce composée et applaudie à Marseille.

LE DANSOMANE.

1817 (5 octobre, p. 435)

Le sentimental *Werther*, sous les traits de Potier, et la sensible Charlotte, représentée par l'énorme madame Vautrin, attendrissent chaque soir les amateurs au théâtre des Variétés et les font pleurer.... à force de rire. Le dénouement de cette farce diffère un peu de celui du roman, au lieu de se tuer, *Werther* s'enivre et consent à s'éloigner de l'objet de sa passion.

1817 (20 octobre, pp. 463–465)

Rome, Naples et Florence, en 1817; par Mr. de Stendhal, officier de cavalerie.

(Un volume in-8°. de 366 pages. Prix : 4 francs, à Paris, chez Delaunay, libraire, au Palais-Royal, galerie de bois; et chez Pelicier, libraire, au Palais-Royal, galerie des offices.)

L'auteur est au service d'une puissance étrangère. Lorsqu'il quitta Berlin, il étoit âgé de 30 ans. Le premier article de son voyage porte la date du 4 octobre 1816, et le dernier celle du 20 juillet 1817 [...] (voir p. 257).

1821 (10 mars, p. 105)

Le Panorama de *Jérusalem* a été visité en 1820, par douze mille cinq cents deux personnes; nous souhaitons la même

vogue à celui d'*Athènes*, qui nous est promis pour le commencement de la belle saison.

1822 (10 juillet, p. 302)

Le *Diorama*, nouveau théâtre d'optique, établi en face du Wauxhall d'Été, sera ouvert aujourd'hui même 10 juillet; on y verra un site de la Suisse et l'intérieur de la cathédrale de Cantorbery (sic).

Pour que ce spectacle ne nuise point aux anciens, les portes, ouvertes à neuf heures, seront fermées à cinq.

1822 (5 août, p. 341)

Un mot d'une femme d'esprit, sur l'effet des deux tableaux actuels du *Diorama*, rendra mieux qu'une description les sensations que ce spectacle fait naître. (Cette dame écrit à une amie) «J'ai «cru voir, par une fenêtre, la vallée de Sarnen, en Suisse. «Si ce n'eût été l'humidité froide qui m'a fait croiser mon cache-«mire sur ma poitrine, j'aurais voulu, je crois, pénétrer sous «ces voûtes de l'Abbaye de Cantorbéry. »

1822 (30 septembre, pp. 433–434)

ESSAI SUR LE ROMANTIQUE; par J.M.V. Audin

Consultez la plus nouvelle édition du *Dictionnaire de la Langue Française*, par M. Laveaux, ouvrage qui forme le complément du *Dictionnaire de l'Académie Française*, vous trouverez : « *genre romantique, style romantique*, par opposition à *classique*.

Or, on sait que classique se dit des auteurs, soit anciens, soit modernes, qui sont regardés comme modèles pour la pureté et la beauté du style.

Cependant M. Audin ne vous permettra pas de conclure qu'il n'y a dans le romantique ni pureté ni beauté.

Le goût est un. — hérésie, selon les romantiques.

Puis, songez au besoin d'émotions nouvelles. « Le plus superbe, le plus infaillible de nos sens, dit M. Audin, dédaigne ces chants qui le charmèrent pendant plus d'un siècle. On commence à se dégoûter des airs si purs et si suaves de Grétry; en Italie, la lyre de Cimarosa résonne dans la solitude; en Allemagne, on jette des couronnes à Rossini. »

La révolution dans la musique n'est qu'une suite du changement de goût dans la poésie.

Mais tâchons de découvrir l'essence du romantique. « C'est,

dit M. Audin, une des tristes nécessités du romantique, qu'en voulant peindre constamment aux yeux, ses images soient perpétuellement prises dans un ordre de choses visibles; » et il cite ce passage de Shakspeare (sic), ou le fantôme dit : « S'il « ne m'était pas défendu de dire les secrets de ma prison, « je te ferai un récit dont chaque expression *labourerait* ton « âme, *figerait* ton jeune sang, chasserait tes yeux de leur « orbite... Mais ces révélations de l'éternité ne sont pas faites « pour des oreilles *de chair et de sang*. »

M. Audin se demande s'il faut plaindre ou accuser le goût des Anglais. « Non, sans doute, répond-il; mais la muse qui produisit de semblables images, comme on accuserait la lyre dont les cordes seraient fausses, et non celui qui tirerait de l'instrument des sons harmonieux. »

Écoutons Schiller, que les romantistes d'Allemagne ne se lassent point d'admirer : « Comme une barque se balance légèrement sur une onde argentée, ainsi, le pied docile danse « sur la vague mélodieuse de la mesure. » Ce passage, dit M. Audin, renferme une théorie magnifique du son; que la comparaison soit aussi exacte que poétique, personne ne le niera : que de l'air agité, il naisse un mouvement semblable à celui d'une onde sur la surface de l'eau, cela est vrai, Newton l'a démontré; mais une image semblable serait difficilement supportée dans la langue de Racine. »

M. Audin cite plusieurs autres passages pris dans les auteurs romantiques, et les commente avec impartialité; il cherche ensuite quelles peuvent être, outre l'amour de la nouveauté, les causes qui entraînent la génération présente vers le romantique.

1824 (25 mars, p. 138)

Les Femmes romantiques, du Gymnase, provoquent chaque soir le rire le plus franc de la part des spectateurs. Ce genre de succès en vaut bien un autre. Puis, dans la décoration du paysage de ce vaudeville, l'amour, quoique placé au milieu des pins, ne paraît point du tout sauvage.

1824 (20 mai, p. 219)

Un tableau de Géricault, (mort il y a peu de mois) tableau qui n'a pas plus de 12 pouces sur 8, et qui représente une charrette chargée de sacs de plâtre, avec le cheval et le conducteur, a été vendue, il y a deux jours, 2 mille francs.

1824 (5 juin, p. 243)

Lord Byron est mort jeune et n'a point laissé de postérité masculine; en cela il offre un nouvel exemple de la destinée des grands poètes; mais ce qui le distingue d'eux, c'est qu'il jouissait de 250,000 livres de rentes.

1824 (30 juin, p. 283)

M. David, sculpteur, rue de Fréjus, n.9, fait le buste de mademoiselle Mars.

1824 (25 septembre, p. 422)

A la campagne, pour occuper les soirées, qui commencent à devenir fraîches et longues, on a remis à la mode l'usage de raconter des histoires. Chacun doit conter à son tour, et le mérite de ces narrations consiste à placer dans un cadre bizarre, effrayant, surnaturel même, des aventures singulières, mais qui se rapprochent autant qu'il est possible d'événemens ou de situations dans lesquels se sont trouvées quelques personnes de la société.

1825 (10 octobre, p. 441)

Le plus âgé des trois compositeurs à la mode en Europe, dans ce moment, n'a pas quarante ans. Ces trois compositeurs sont Rossini, de Weber, et Meyer Beer.

M. Meyer Beer, Prussien, auteur de la musique de *Il Crociato in Egitto*, n'est point un compositeur de profession. C'est un jeune amateur, de Berlin, qui a, dit-on, une cinquantaine de mille francs de rente.

1827 (15 mai, p. 209)

Aux Bouffes, pendant l'entr'acte, la porte de votre loge doit rester ouverte; et plus les visiteurs sont nombreux, plus vous êtes à la mode. Les privilégiés entrent un moment et s'assèment. On reçoit aussi des visites pendant le cours de la représentation; et c'est pour cela qu'une loge ne doit jamais être entièrement remplie. Une place doit rester vacante pour les visiteurs et visiteuses; car les dames aussi voysinent.

1830 (5 mars, p. 98)

Les décors et les costumes d'*Hernani* sont superbes. Si

cette pièce n'a pas une longue durée, du moins elle aura eu beaucoup d'éclat.

1830 (5 septembre, p. 402)

Le jour où le Roi et sa famille sont allés à l'Opéra, Mlle Taglioni a dansé avec Perreau, nouveau danseur, un pas de deux de la composition de M. Taglioni père.

1831 (15 mars, p. 114)

Paganini! Paganini! — C'est lui! — Le voilà. — Quoi! ce petit homme! — Oui. — Il n'est plus jeune! — Non. — C'est là ce Paganini célèbre? — C'est lui en effet, et c'est le plus surprenant de tous les instrumentistes!

Il joue, sur son violon, de deux, trois ou quatre instruments : flageolet, cor, basse, hautbois, c'est tout ce qu'on veut, et ces tours de force sont le luxe et la broderie d'un talent vrai, profond, merveilleux.

Il y a de l'âme dans cet archet, de la puissance dans ce violon. On écoute; on se penche en avant, on ne voit plus rien, on oublie tout, on entend un concert de rossignols, ou mieux encore une harmonie de voix de jolies femmes. C'est un ravissement continu, et qui n'a pas vu Paganini n'a rien vu!

1832 (20 octobre, p. 467)

DICTIONNAIRE DES JOURNAUX.

- | | |
|--------------------|---|
| <i>Texte.</i> | Cette comédie, écrite avec pureté, conduite avec sagesse, est de nature à plaire aux gens de goût plus qu'à la multitude. |
| <i>Traduction.</i> | Cette comédie n'offre aucun intérêt, le style en est peu animé. Elle n'attire personne. |
| <i>Texte.</i> | La France entière déplore la retraite de M.J... |
| <i>Traduction.</i> | Notre parti est désolé de l'échec arrivé à l'un de ses favoris. |
| <i>Texte.</i> | La faveur toujours croissante dont jouit notre feuille.... |
| <i>Traduction.</i> | Nous commençons à perdre des abonnés [...] |
| <i>Texte.</i> | (Francfort, correspondance particulière.) |
| <i>Traduction.</i> | (Article fait hier soir au bureau du journal.) |
| <i>Texte.</i> | L'abondance des matières nous force de remettre à demain la suite des réflexions qu'on vient de lire. |

- Traduction.* Nous n'avons pas le temps d'achever notre article.
Texte. Nos lecteurs nous sauront gré de mettre sous leurs yeux le jugement que portait le célèbre La Harpe sur *tel* ouvrage (suit l'extrait du *Cours de Littérature*).
Traduction. Nous manquions de matières pour composer le journal.

1834 (10 août, p. 348)

LE JUIF ERRANT

On dit que M. Victor Hugo s'occupe d'un drame sur la passion de N.S. Jésus-Christ. (Voir les journaux de la semaine.)

1835 (20 janvier, p. 31)

— Chaque dimanche, les jeunes notabilités en littérature, en musique et en peinture, se réunissent chez M. Ch. Nodier (à l'Arsenal) : on cause, on dessine, on chante et l'on finit par danser; et quoique ces soirées ne soient ni des concerts ni des bals, on s'y amuse; et c'est l'essentiel.

1835 (20 juillet, p. 128)

— Mlle Taglioni a fait sa rentrée vendredi à l'Opéra dans *la Sylphide*.

1835 (30 octobre, p. 440)

Le convoi de Bellini s'est rendu vendredi de l'église des Invalides au Père Lachaise par les boulevards, cette avenue *officielle* de nos fêtes et de nos deuils. Malgré une pluie battante, une foule nombreuse le suivait en voitures de deuil, en fiacre et sous des parapluies. Un B gothique en argent se dessinait sur les tentures noires. - Bellini est de Catane; il a fait neuf opéras en dix ans. Son premier à dix-neuf ans, *Bianca e Fernando*, en 1814, son second (sic), à vingt-neuf ans, *I Puritani*, en 1834.

1836 (29 février, p. 95)

Le célèbre compositeur Rossini, né à Pesaro le 29 février 1792 (année bisextile) pourra réellement célébrer aujourd'hui l'anniversaire de sa naissance, ce qu'il ne peut faire que tous les quatre ans.

1837 (5 mars, p. 104)

LE MONDE, journal quotidien à 60 francs par an, a pris, sous la direction de M. DE LA MENNAIS, une importance et un intérêt que viennent accroître encore la collaboration de Mme Sand, et des plumes les plus jeunes et les plus énergiques de la littérature moderne. De tous les journaux quotidiens nouvellement créés, c'est un des plus récents et cependant un des plus répandus.

On s'abonne rue Montmartre, n° 39.

E.2.5 Paris et l'espace habité

En décrivant les sites parisiens et les endroits fréquentés à l'époque, le journal fournit un excellent document sur l'histoire de l'architecture et des intérieurs de maison. Certains détails de ce domaine de l'art au quotidien ne sont connus que par ces récits. La rédaction fut encore plus vigilante à ce propos quand la série *Meubles et Objets de Goût* n'existait pas ou n'existait plus (cette série fut éditée au bureau du journal dans les années postérieures à 1801 et antérieures à 1836). En 1836 par exemple, elle reproduit un article d'Honoré de Balzac sur l'intérieur d'un boudoir (voir page 418).



Figure E.6 Plusieurs gravures du journal montrent les modèles dans un endroit précis, par exemple à l'église, dans un parc parisien, au théâtre ou à la maison. Ici la gravure 390 du 4 juin 1802 (= 15 prairial an 10) : elle présente une dame élégante agenouillée sur une chaise d'église, à l'arrière-plan, une femme et un homme âgés et pauvres, lui, une béquille à la main gauche, elle, à genoux par terre, en train de prier. Pour d'autres endroits montrés par le magazine, voir Fig. 2.12, 2.14, 2.15, 3.19, 4.4.

1801 (16 novembre, p. 87)

M. *Falugi* écrit de Milan que Paris est révoltant par la boue continuelle qui inonde ses rues; que les pauvres étrangers qui croyoient voir une Babylone en venant ici, et qui marchent sans faire le métier d'*électeur de Saxe*, arrivent à leur domicile, *faits comme il n'est pas possible*, et ils voudroient que la question suivante fût proposée *dans un concours* : « Quels sont les moyens » *simples* par lesquels on pourroit tirer Paris de la boue dans » *laquelle elle est presque toujours plongée? L'artiste ingénieux*, ajoute-t-il, qui auroit trouvé *l'art de purger de leur saleté* les rues d'une ville dont les charmes attirent un si grand nombre d'étrangers, ne me semble pas indigne d'avoir la médaille d'or que d'autres obtiennent pour des *découvertes* moins importantes. » M. *Falugi* a parfaitement raison, et ce n'est point pour nous procurer le petit plaisir d'une critique ridicule à propos d'une lettre écrite par un étranger, que nous avons souligné quelques phrases; c'est parce que, n'ayant pas la lettre, il falloit en conserver le cachet.

1802 (28 août, pp. 542–543)

De la différence de Londres et de Paris.

On ne peut contester que ces deux villes et leurs habitans n'aient des manières, des goûts et un esprit tout-à-fait opposés. En France, on élève des maisons; en Angleterre, on les creuse. Un Anglais ne se croit pas logé décemment quand il n'a pas tout un étage sous terre.

Cet étage souterrain ne renferme pas seulement des cuisines qui, par parenthèse, sont remarquables par leur belle tenue, par leur élégance, par leur propreté; on y trouve aussi des appartemens bien meublés pour les femmes-de-chambre, les maîtres d'hôtel, etc.

Dans les pays chauds, on peut élever des colonnes, on n'a besoin que d'un toit. Dans les pays froids on a besoin de bonnes murailles bien épaisses, qui garantissent des intempéries de l'air. Dans des pays plus septentrionaux, les murailles ne suffisent pas : il faut s'enfouir dans le sein de la terre.

Tout ce qui est beau à Paris est hideux à Londres; tout ce qui est beau à Londres est hideux à Paris. Il faut venir à Paris pour y voir de belles maisons; il faut aller à Londres pour y voir de belles rues. Sur deux Anglais qui arrivent à Paris, l'un

est frappé ordinairement de sa magnificence, l'autre de sa laideur. Deux Français qui vont à Londres, peuvent recevoir respectivement une semblable impression. Londres est la ville d'un peuple triste, propre et raisonnable; Paris est la ville d'un peuple léger et élégant. A Paris, on aime sur-tout ce qui est beau : on fait trop de cas de la vie pour ne l'employer qu'à des choses commodes et utiles. Un Anglais cherche, avant tout, à se mettre à son aise, mais avec sa gaucherie ordinaire; il y emploie tant de peine, que pour peu qu'il ait approché de ce but, il n'a plus la force d'aller au-delà.

Il n'y a guères plus de 40 ans que la ville de Londres est pavée, ou du moins elle l'étoit si mal, qu'il n'étoit pas possible de la parcourir à pied. On ne pouvoit guères plus facilement la parcourir en voiture, on étoit meurtri à chaque instant par les cahotemens : les trottoirs n'ont point été inventés à Londres par le luxe, mais par la nécessité. Paris, au contraire, est depuis long-tems très-bein pavé, et c'est par cette raison qu'on n'y a pas imaginé de trottoirs.

A Paris, un domestique parlera à son maître sans qu'il l'interroge : la même chose à Londres seroit réputée scandaleuse.

On peut compter à Londres les belles femmes de cette manière : sur dix femmes, une passable; sur dix passables, une jolie; sur dix jolies, une belle. La beauté est dans la proportion de mille à un.

En France, les jolies femmes sont peut-être aussi communes, mais les belles sont beaucoup plus rares. Il est vrai de dire que ce qui est beau en France, l'est beaucoup plus que dans aucun autre pays du monde.

Le dehors des deux villes est aussi différent que leur intérieur. Aussi-tôt qu'on sort de l'intérieur de Paris, on trouve des routes magnifiques toutes bordées d'arbres. En Angleterre, on ne connoît les plantations que dans les habitations particulières; les routes sont étroites et nues.

1806 (10 décembre, p. 704)

Il faudroit bâtir un édifice exprès pour y conserver les modes, de même qu'il y a des cabinets de médailles et d'autres curiosités. On pourroit donner à ce bâtiment la forme d'un buste de femme, comme est celui que l'on voit tout auprès d'une des pyramides d'Egypte, et l'élever sur des colonnes dont les ornemens auroient un juste rapport avec le dessin de tout l'ouvrage. Par exemple, le

sculpteur représenteroit de la frange sur la base, de la dentelle sur l'édifice, et des boucles de cheveux, avec des nœuds de rubans pardessus, autour de la corniche. Cet édifice seroit divisé en deux appartemens, un pour chaque sexe, garnis l'un et l'autre de tablettes sur lesquelles on mettroit des cartons qui contiendroient le détail des modes avec tous les termes propres, et seroient rangés dans le même ordre que les livres d'une bibliothèque. De plus, on y verroit des poupées sur des piédestaux, marquant, par divers costumes et par une étiquette, le temps où chaque mode a fleuri. Toute personne qui inventeroit une mode, apporteroit son modèle, peint ou en relief, et enrichi d'une devise.

PHYSIONOMANE.

1812 (20 mai, p. 221)

Les Bains médicaux annoncés dès l'année dernière, ont été ouverts le 1^{er} mai, rue Chante-Reine, n^o. 30, chaussée d'Antin. Cet établissement, disposé dans un local étranger à celui des bains ordinaires, offre au public tous les genres de bains imaginés par l'art, comme bains de Barèges, de Plombières, de vapeurs sèche et humide, en amphithéâtre, à l'instar de ceux de St-Louis; fumigations sulfureuses, mercurielles, aromatiques, douches ascendantes et descendantes, etc. Tous ces bains sont du prix de 3 fr. 50 cent.

1815 (15 novembre, p. 498)

Parmi les nombreux Salons littéraires de la capitale, on distingue à cause de la beauté du local, et le grand nombre de journaux et de brochures nouvelles que l'on peut lire à peu de frais, celui qui est établi rue des Fossés-Montmartre, n^o . 6, près la place des Victoires.

1820 (25 mars, p. 130)

Sans l'Opéra
Et sans les belles,
Point de bonheur pour un français, etc.

Tel est à peu près le sens d'un couplet qui est passé en proverbe; aussi chacun dit son mot sur ce magnifique spectacle, et de plus fait son plan pour le rebâtir.

Déjà l'on compte huit plans de réédification : 1^{er} Faubourg Poissonnière, en face des rues Saint-Fiacre et du Sentier; 2^e place du Carrousel, dans une direction parallèle au château; 3^e place du Carrousel encore, dans le prolongement de la galerie-nord; 4^e rue de Rivoli; 5^e au palais de la Bourse; 6^e au Marché des Jacobins, en abattant les pavillons du centre de la place Vendôme pour obtenir des dégagements.

Voici un septième projet proposé par un habitant du Faubourg Saint-Germain. « Il existe, dit-il, un immense terrain vague, entre la rue des Saint-Pères et celle des Petits-Augustins. Ce terrain appartient au gouvernement, qui doit y placer le Conservatoire des Arts. Changez-en la destination, et construisez-y la salle de l'Opéra. Une belle rue, parallèle à la rue Jacob, animera ce quartier et donnera des issues commodas au théâtre. Vous avez d'ailleurs les quais où les voitures pourront stationner au besoin. »

Ce projet ne me paroît pas plus mauvais qu'un autre; et s'il est adopté, je réclamerai en tems et lieu, de MM. les actionnaires du Pont des Arts, un petit pot de vin pour l'auteur.

1823 (31 juillet, p. 329)

Dans certains quartiers de Paris la toise carrée de terrain vaut (se vend) huit cents francs.

1824 (1^{er} mai, p. 187)

Autrefois on voulait avoir un hôtel éloigné du bruit et dégagé de tout voisinage. Aujourd'hui, par spéculation, les personnes les plus riches font de leur hôtel une espèce de bazar. On construit des boutiques sur la façade, on élève son bâtiment pour avoir quelques locataires de plus, et l'on relègue le concierge au fond de la cour.

1825 (15 novembre, p. 498)

Avant la destruction des vieux châteaux par la bande noire, il existait dans quelques parties de la France des manoirs gothiques dont la forme bizarre ne pouvait être bien saisie qu'autant que le spectateur placé sur un point fort élevé, planait en quelque sorte, sur l'ensemble des constructions. Ces châteaux représentaient la première lettre du nom qu'ils portaient.

Nous avons sous les yeux un plan détaillé du vieux château de Rœux, en Normandie. Les contours des constructions forment un R.

1827 (10 août, p. 345)

Depuis que les magasins de Paris, offrent aux regards des passans, curieux ou non, observateurs réels, ou badauds, une exposition permanente, les expositions spéciales perdent de leur intérêt; et l'on entend, au Louvre, des promeneurs dire presque avec dédain : «On voit de tout cela dans les boutiques; » ce qui n'est pas rigoureusement vrai.

Au Louvre, d'ailleurs, les fabricans vous apprennent l'usage de quantité d'objets, vous en disent le prix, et quelquefois vous initient aux mystères de la fabrication.

1828 (15 juillet, p. 305)

Une création fort utile, à la bibliothèque du Roi, est celle d'un département pour la géographie.

1830 (20 avril, p. 170)

Certes, ce ne seront pas les frais de route qui empêcheront cette année les amateurs de prendre les bains de mer : on va à Rouen pour 10 francs, à Caen pour 12, et à Boulogne pour 25.

1832 (31 janvier, p. 43)

L'obélisque de Luxor, ce fameux *monolythe* (sic) que nous verrons un jour à Paris, descendu de sa base sans le moindre accident, commence à *marcher* vers le navire qui doit le recevoir. Le 10 novembre dernier, ce monument égyptien, cette pyramide d'un seul bloc de granit taillé en aiguille, a avancé de neuf mètres dans l'espace d'une demi-heure, environ un pied par minute. Cette marche progressive est bien lente, surtout si on la compare aux vitesses merveilleuses auxquelles l'usage des machines à vapeur commence à nous habituer.

1836 (25 mars, p. 136)

Dans la blanchisserie de M. Isidore Lebert, rue de la réunion n. 4, à Auteuil, on trouve une *calandre* pour le linge damassé, une *presse* pour le linge uni; les eaux de la Seine en abondance, toutes les précautions nécessaires pour

blanchir le linge sans le détériorer, et des prix aussi modérés que dans les blanchisseries de moindre importance.

1836 (10 juillet, pp. 301–302)

L'INTÉRIEUR D'UN BOUDOIR.

La moitié du boudoir où se trouvait Henri décrivait une ligne circulaire mollement gracieuse qui s'opposait à l'autre partie parfaitement carrée, au milieu de laquelle brillait une cheminée en marbre blanc et or.

Il était entré par une porte latérale que cachait une riche portière en tapisserie, et qui faisait face à une fenêtre. Le fer à cheval était orné d'un véritable divan turc, c'est-à-dire un matelas posé par terre, mais un matelas large comme un lit, un divan de cinquante pieds de tour, en cachemire blanc, relevé par des bouffettes en soie noire et ponceau, disposées en losanges. Le dossier de cet immense lit s'élevait de plusieurs pouces au-dessus des nombreux coussins qui l'enrichissaient encore par le goût de leurs agréments. Ce boudoir était tendu d'une étoffe rouge, sur laquelle était posée une mousseline des Indes, cannelée comme l'est une colonne corynthienne, par des tuyaux alternativement creux et ronds, arrêtés en haut et en bas par une bande d'étoffe ponceau, sur laquelle étaient dessinés des arabesques noirs. Sous la mousseline, le ponceau devenait rose, couleur amoureuse que répétaient les rideaux de la fenêtre qui étaient en mousseline des Indes, doublée de taffetas rose, et ornés de franges ponceau mélangées de noir. Six bras en vermeil supportant chacun deux bougies, étaient attachés sur la tenture à d'égales distances pour éclairer le divan. Le plafond, au milieu duquel pendait un lustre en vermeil mat, étincelait de blancheur, et la corniche était dorée. Le tapis ressemblait à un châte d'Orient; il en offrait les dessins et rappelait les poésies de la Perse, où des mains d'esclaves l'avaient travaillé. Les meubles étaient couverts en cachemire blanc, rehaussé par des agréments noirs et ponceau. La pendule, les candelabres, tout était en marbre blanc et or. La seule table qu'il y eut avait un cachemire pour tapis. D'élégantes jardinières contenaient des roses de toutes les espèces, des fleurs ou blanches ou roses. Enfin le moindre détail semblait avoir été l'objet d'un soin pris avec amour. Jamais la richesse ne s'était plus coquettement cachée pour devenir de l'élégance, pour exprimer la grâce, pour inspirer la volupté. Là, tout aurait réchauffé l'être le plus froid. Les chatoiements de la tenture, dont la couleur changeait suivant la direction du regard, en devenant ou tout blanche ou tout rose, s'accordaient avec les effets de la lumière qui s'infisait dans les diaphanes tuyaux de la mousseline, en produisant de nuageuses apparences. L'âme a je ne sais quelle attache pour le blanc, l'amour se plaît dans le rouge, et l'or flatte les passions, dont il a la puissance de réaliser les fantaisies. Ainsi, tout ce que l'homme a de vague et de mystérieux en lui-même; toutes ses affinités inexplicables se trouvaient caressées dans leurs sympathies involontaires. Il y avait dans cette harmonie parfaite un concert de couleurs auquel l'âme répondait par des idées voluptueuses, indécises, flottantes.

DE BALZAC.

E.2.6 La société parisienne

Une partie substantielle du journal est consacrée à la vie en société. On présente surtout la haute classe parisienne et ses occupations plus ou moins extraordinaires (rencontres dans les salons, fêtes, cérémonies, réunions de chasse ...), mais aussi quelques habitudes quotidiennes des gens moins aisés et du menu peuple. La vie familiale, les statistiques ou l'étiquette divertissent le lecteur. La rédaction renseigne sur les cancans de la capitale et les mœurs parisiennes comparées avec celles des habitants de province et de l'étranger.

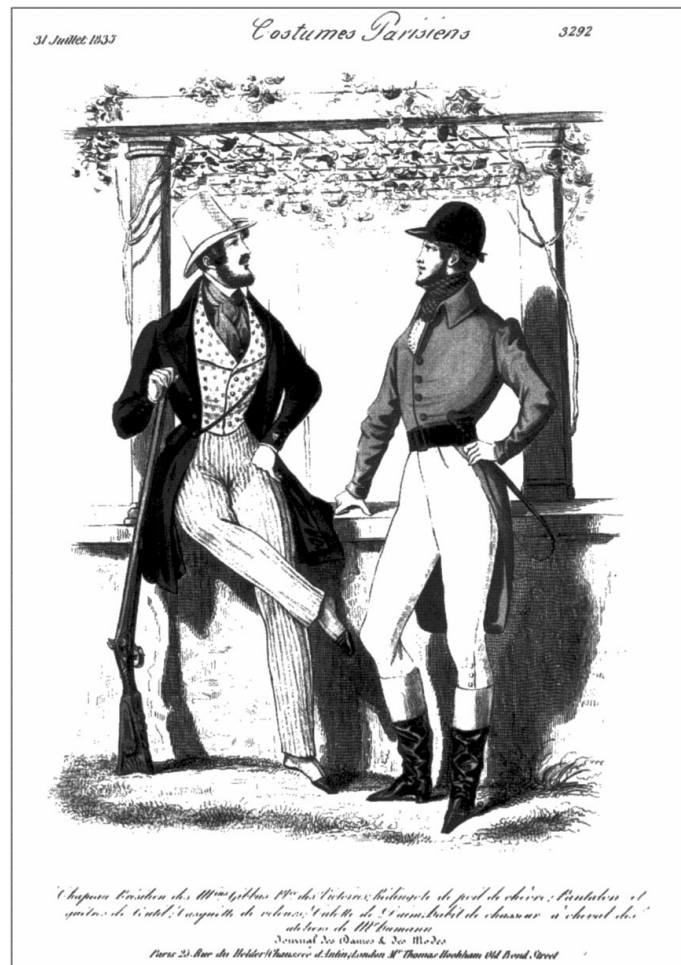


Figure E.7 Quelques gravures du journal ont pour sujet des amusements comme la chasse qui constitue une occupation de loisir privilégiée. Ici la gravure 3292 du 31 juillet 1835. Pour les activités des classes moins aisées, voir les planches de certaines séries.

1802 (17 septembre, p. 569)

DIALOGUE

Entre une Femme à la mode et un Bonhomme.

LE BONHOMME.

Vous ne voyez plus Valmont? C'est un homme si respectable.

LA FEMME À LA MODE.

Respectable, oui; mais il est si ennuyeux!

LE BONHOMME.

Sa probité est reconnue; dans toute affaire où vous auriez soin de conseil, vous iriez le consulter?

LA FEMME À LA MODE.

Assurément! Mais il est si ennuyeux!

LE BONHOMME.

Je crois qu'il vous a rendu plusieurs services?

LA FEMME À LA MODE.

Je m'en rappellerai toujours avec reconnoissance. Mais il est ennuyeux!

LE BONHOMME.

On dit même qu'il vous a sauvé la vie?

LA FEMME À LA MODE.

Cela est vrai, il me secourut de la manière la plus généreuse; mais il est si ennuyeux!

1802 (21 décembre, p. 140)

Paris. Mad. Récamier a donné, le 24, un très-beau Bal, où la plupart des étrangers de distinction, et notamment les Anglais qui sont à Paris, ont assisté.

1803 (20 janvier, p. 197)

Les Français ont une sorte d'esprit qu'on ne trouve absolument que parmi eux; c'est l'esprit des dames. Il consiste à se donner des manières nobles, aisées; à raffiner sur la politesse, sans petite-maîtrise, comme sans pédanterie; à savoir dire, de bonne grâce, à une dame, qu'elle est belle; à tourner galamment un billet doux; à entretenir les femmes de ce qui les amuse en intéressant leur amour-propre; à entrer sérieusement dans le détail de leurs tracasseries et de leur parure, à babiller avec élégance sur une mode nouvelle, sur la position d'une aigrette, sur le choix d'un ruban, sur une emplette de porcelaine, à conter, avec un laconisme léger, les anecdotes du jour; un un mot, à être aimable.

Feu LA BAUMELLE.

1806 (5 novembre, p. 652)

Dimanche 9, Concert à l'Athénée, rue Neuve-St.-Eustache.

1807 (15 septembre, p. 532)

Paris.

On s'y rencontre, on s'y convient, on s'y perd, on s'y retrouve; on a des amis dont on ne sait pas le nom, des connoissances qui disparaissent sans qu'on sache comment, et qu'on voit reparoître sans étonnement. Si Dieu voulut conserver l'image du cahos, c'est lorsqu'il peupla cette immensité où l'on trouve accueil sans amitié, confusion et non pas désordre; et où chacun semble se presser de vivre, comme s'il ne lui restoit qu'une heure à employer.

1812 (5 décembre, p. 532)

Un écrivain qui s'occupe d'une suite au *Tableau de Paris*, prétend qu'un de ses chapitres les plus courts et les meilleurs sera le dialogue suivant, qu'il a recueilli l'autre jour sur le boulevard Italien : « Comment, Floridor, un cabriolet! — Il le falloir bien; « mon bottier ne vouloit plus me faire crédit. »

1814 (20 juin, p. 265)

A voir deux époux dans une calèche, il est facile de deviner s'ils apportèrent en mariage une fortune égale, ou quel fut celui qui fit la fortune de l'autre.

Si leurs biens sont égaux, ils tiennent à peu de chose près une place égale dans la voiture, et le siège est partagé par moitié.

Si la femme étale ses grâces, tandis que le mari rencogné, a l'air de ménager les plis de la robe de madame, soyez certain que celle-ci eut une riche dot, et qu'elle crut faire beaucoup d'honneur à l'autre de l'épouser.

Si, au contraire, c'est la dame qui se serre dans le fond de la voiture, et que monsieur ait la mine rayonnante, les bras étendus, les jambes allongées, dites hardiment que c'est lui qui fit le bonheur de cette pauvre femme, et qu'il le lui fait bien acheter.

1815 (5 février, p. 49)

Un jeune homme frais débarqué à Paris, n'a pour société, pour lieu de rendez-vous, pour promenade habituelle, que le Palais-Royal. Six mois se passent; il va au Vaudeville, aux Français, à l'Opéra-Comique; il se style, c'est un terme de ces Messieurs; il change ses habits de province avec un costume à la mode, il prend un lorgnon, et bientôt après il fixe les regards de la belle sur laquelle long-temps son lorgnon fut

fixé. Il a fait enfin une connoissance, le voilà introduit dans une maison; le jour où la maîtresse du logis reçoit, il est invité; l'amie de la maîtresse du logis l'invite à son tour; il fait des frais, il est aimable; et, d'amie en amie, le voilà lancé dans le grand monde; il prend un maître de danse, et comme il a dans les jambes les dispositions qu'un autre auroit dans la tête, il devient fameux dans l'art des entrechats. C'en est fait : sa fortune, je ne dirai pas cela, mais sa réputation est faite; on se le dispute, on se l'envie, on se l'arrache; et cet homme qui naguères n'avoit d'asile que dans son hôtel garni, et de refuge que dans le Palais-Royal, ce même homme a les poches pleines de billets doux, il a le couvert mis chez tous les mondors de la capitale, et à une heure indue, alors que le portier de son hôtel garni ne tire plus le cordon pour personne, il seroit sûr de ne pas coucher à la belle étoile!

1821 (5 mars, p. 99)

Il y aura chez un banquier de la rue d'Artois, un bal qui doit être aussi brillant que nombreux, à en juger par le nom, la qualité et la quantité des personnes invitées.

Supposons que 1 200 personnes seulement s'y rendent, que chaque voiture contienne quatre personnes, que, pour faire arrêter son équipage et en descendre, il ne faille qu'une minute, les premières danseuses arrivant à 9 heures du soir et les autres successivement, cinq heures s'écouleront avant que 1 200 personnes soient réunies. Ainsi, fût-on à la file, il y aura des danseuses qui n'entreront dans les salons qu'à 2 heures du matin.

1825 (15 novembre, p. 499)

La ville des oisifs, c'est Paris : ailleurs, ils ne savent où aller, à qui parler, que faire; ils se fatiguent et fatiguent les autres. A Paris, ils sont partout, se mêlent à tout, non pour aider, travailler, s'occuper, mais pour faire nombre, écouter, regarder, peupler les promenades et les cafés : ils ressemblent aux personnages que les peintres mettent dans leurs paysages; à la rigueur on pourrait s'en passer, et le tableau étoit sans eux; mais pourtant ils donnent de la variété à sa scène.

1825 (31 octobre, p. 475)

UNE JOURNÉE DE MADAME DE P...

Lever à 10 heures.

Au bain jusqu'à 11.

Déjeuner jusqu'à midi.

Promenade dans le jardin.

Réception de marchands.

A 1 heure, promenade au bois de Boulogne.

A 3 heures, visites reçues ou faites.

A 4 heures, courses dans les magasins.

A 5 heures, retour et toilette du soir.

A 6 heures, dîner.

Le café dans le salon, à 7 heures.

A 8 heures, aux Bouffes.

Thé à 11 heures.

Coucher à minuit.

Lecture ou correspondance jusqu'à 1 heure ou 2.

Sommeil.

1826 (10 mars, p. 107)

Lorsque la lettre M (initiale de monsieur), sur une carte de visite, est suivie de trois points disposés en triangle équilatéral, cette carte est celle d'un franc-maçon. Le triangle, comme chacun sait, joue un grand rôle dans la franc-maçonnerie.

1826 (10 mars, p. 114)

Le tems n'est plus où les hommes de lettres, les hommes de loi, et les hommes d'affaires se livraient à un travail si assidu qu'à peine pouvaient-ils disposer d'une soirée. Aujourd'hui l'on trouve au bois de Boulogne, au spectacle, au bal, des littérateurs, voire même des érudits, des jurisconsultes, des directeurs généraux, autant que de jeunes merveilleux; et tous se piquent d'être au courant des modes, de savoir les historiettes du jour, d'être hommes à bonnes fortunes.

1827 (30 juin, p. 282)

Certains originaux ont la manie de donner pour riches ou pour titrées toutes les personnes de leur connaissance. Vous ont-ils vu en calèche ou en tilbury? Ils disent que vous avez équipage; ils mettent un DE devant votre nom; et si par hasard, un C est l'initiale de votre prénom, ce C signifie chevalier.

1827 (25 juillet, p. 323)

Maintenant il est rare que deux élégans se tutoient.

1831 (15 janvier, p. 19)

Des loteries au profit des pauvres se multiplient dans les salons.

1831 (5 décembre, p. 534)

Dans l'espace de quatorze ans, le *cholera morbus*, parti des embouchures du Gange, s'est étendu sur une surface de deux mille deux cent cinquante lieues du nord au midi, et de deux mille lieues d'Orient en Occident. La mortalité produite par ce fléau est évaluée approximativement, savoir : dans l'Indoustan, à un sixième de la population totale de ces belles contrées; en Arabie, au tiers des habitants des villes; en Perse, au sixième, en Syrie, au dixième; en Russie, au vingtième de la population des provinces infectées. Le nombre des victimes de cette affreuse maladie est de plus de quarante millions. — La mode de fumer, pipes, cigares, cigarettes, fera bien plus de progrès encore, quand on saura qu'en Prusse et en Russie on a remarqué que la fumée du tabac, qui paraît, en général, neutraliser la plupart des miasmes animaux, était un excellent préservatif contre le *cholera morbus*. Nous verrons peut-être, d'ici à quelque tems, des *pajitas* à la bouche de plus d'une de nos jolies femmes!

1834 (31 mars, p. 143)

LE SAVOIR-VIVRE.

Aucun livre ne renferme les notions de cet art de distinction, par l'intermédiaire duquel les esprits d'élite s'entendent et se reconnaissent. Les rois l'enseignent aux rois; la cour elle-même le tient de la cour de François I^{er}, qui l'avait appris à la cour de Charles VII. De mère en mère, cet art, apanage des grands, descend aux fils; car la noblesse n'est pas seulement dans le sang, comme le croient certains esprits. Parler, écouter, répondre, s'asseoir, se lever, ramasser un gant, toucher une épée, saluer, sourire, offrir un fauteuil, entrer, sortir, sont en apparence des actes indifférens; en réalité, ce sont des choses que le charbonnier n'accomplit pas comme le bourgeois, le bourgeois comme le militaire, le militaire comme le prêtre. A ceux qui font leur vie de ces lois de l'étiquette, il appartient d'y obéir avec la supériorité du naturel.

LÉON GOZLAN.

1834 (25 août, pp. 372–373)

CONSOMMATION D'UN PARISIEN.

Les calculs de statistique sont parfois amusans, ils sont curieux à connaître; à ce titre il faut enregistrer ces calculs sur *la*

consommation d'un habitant de Paris. — Voici, en effet, d'après un tableau fourni par la préfecture de la Seine, la valeur approximative et moyenne des différens articles de consommation nécessaires chaque année à un habitant de Paris : Pain : 58 fr., farine pour différens usages; pâtisserie, 4 fr. 9 c.; macaroni, féculé, gruau, 2 fr. 9 c.; viande de boucherie, 78 fr. 31 c.; volaille et gibier, 10 fr. 30 c.; poisson de rivière, 70 c.; huîtres et coquillages, 1 fr. 50 c.; poisson de mer frais, 5 fr. 9 c.; poisson de mer salé, 2 fr. 55 c.; beurre frais et fondu, 10 fr. 92 c.; œufs, 5 fr. 44 c.; lait, crème, petit-lait et fromage frais, 9 fr. 80 c.; légumes et fruits frais et secs, 15 fr. 66 c.; sel, 2 fr. 8 c.; fromage salé, 1 fr. 97 c.; huile d'olive, 2 fr. 5 c.; vinaigre, 1 fr. 68 c.; eau-de-vie et liqueurs, 12 fr. 28 c.; vin, 77 fr. 70 c.; cidre et poirée, 32.; bière, 6 fr. 17 c.; sucre, 25 fr.; café, 10 fr.; thé, cacao, 1 fr.; épices, miel, etc., 2 fr. 50 c.; eau, 6 litres par jour et par habitant, dont 3 seulement sont achetés, 4 fr. 74 c. Total 352 fr. 43 c. — A ce tableau il faut joindre les dépenses suivantes : impôts, taxes, etc., communes à tous les habitans 136 fr. 3 c.; loyer, 91 fr. 20 c.; réparations aux maisons, 22 fr. 70 fr. (sic) 48 c.; chauffage, 48 fr. 34 c., éclairage, 19 fr. 84 c.; blanchissage, 36 fr.; réparation ou renouvellement du mobilier, 68 fr. 2 c.; éducation des enfans, 55 fr. 75 c.; gages de domestiques et salaires divers, 46 fr.; chevaux, 29 fr. 42 c.; voitures et harnais, 3 fr. 46 c.; frais de transport, 11 fr. 34 c.; tabac, 6 fr. 51 c.; bains, 3 fr. 20 c.; actes charitables, 11 fr. 42 c.; cadeaux, 1 fr. 72 c.; théâtres, 7 fr. 9 c.; frais d'accouchement, 1 fr.; frais des enfans en nourrice, 3 fr. 72 c.; maladies, frais de médecins et de médicamens, 11 fr. 56 c.; *souscription aux feuilles publiques*, 3 fr. 45 c. Total général, 1,029 fr. 98 c.

1837 (20 février, p. 79)

Le système des assurances a pris en France, depuis quelques années, un très grand développement; les assurances sur la vie et les rentes viagères spécialement font chaque jour de nouveaux prosélytes.

Parmi les compagnies qui doivent leur succès à l'exactitude avec laquelle elles remplissent leurs engagemens, nous remarquons la *Compagnie de l'Union*.

1837 (30 septembre, p. 343, 2^e vol.)

Nulle part on ne rencontre autant de misère qu'à Paris. Dans les petites villes, l'indigence ne peut rester long-temps ignorée. Il se fait trop de bruit ici pour qu'on entende les plaintes de ceux qui souffrent, la ville est trop grande pour qu'on puisse voir chaque coin obscur où ils gémissent.

Aussi le malheureux n'est-il nulle part plus malheureux qu'à Paris : on lui jette un coup d'œil en passant, et l'instant d'après on ne s'en souvient plus.

A. DE BORNSTEDT

E.2.7 L'émancipation des femmes

Bien que le journal ne soit pas un périodique féministe, il publie plus d'un texte qu'on pourrait qualifier de féministe (voir pp. 214-228). Au risque de réveiller maint esprit conservateur, la rédaction polémique contre les injustices dont les femmes sont victimes et décrit toutes les facettes des qualités féminines, contribuant ainsi aux tentatives pour changer la hiérarchie sociale.



Figure E.8 Quelques gravures du journal tiennent compte des manifestations spectaculaires du féminisme. Elles présentent des femmes en train de conduire seules leur voiture ou faisant une ascension en montgolfière (Fig. 4.7). La planche ici reproduite est la version allemande du numéro 294 de l'édition parisienne du journal, publiée à Paris le 15 avril 1801 et occupant une page entière, tandis qu'à Francfort, le 11 mai 1801, elle occupe seulement la moitié d'une page. L'illustration saisit le caractère insolite de la situation, montrant une femme qui déplore une grande énergie pour guider les chevaux. Le commentaire révèle que cette femme a été observée à la semaine sainte de Pâques. A l'époque, c'était une habitude de se montrer alors à l'occasion du défilé des chevaux sur les Champs-Élysées, quand on y *faisait son Longchamp*, selon une expression courante (voir p. 80). La planche est imitée en juin 1801 par le 6^e cahier du journal *Le Charis* de Leipzig. Une gravure similaire avait été publiée par le *Journal des Dames ...* le 1^{er} septembre 1799 (Fig. 4.8).

1797 (28 avril, pp. 1-2)

« Quel est l'homme, ayant des lumières, qui consentirait à prendre un automate pour compagne? »

Voilà, monsieur, la question que vous faites, dans le n^o III de votre Journal; je généraliserai ma réponse, et je dirai : TOUS LES HOMMES. Du plus au moins, ces êtres orgueilleux se ressemblent; forts de notre faiblesse, ils voudraient asservir notre raison, et s'épargner des contradictions, en nous rendant étrangères à l'art de raisonner. Cherchez à nous plaire, disent-ils, nous rendrons hommage à votre beauté. Frivole avantage, messieurs, que celui que vous nous offrez! Vous nous adorez : cela se peut; mais comme on adore une idole..... Au lieu de nous renvoyer à la ceinture de Vénus, rendez-nous aux sciences et aux arts. Quelque attrait que puisse avoir Minerve, elle ne fera jamais perdre de vue les soins précieux de la maternité.

Une autre fois je développerai mes idées, si le besoin l'exige; et je prouverai que l'homme ne craint rien tant, que de voir la femme s'élever jusqu'à lui.

Votre abonnée C.H.

1801 (21 mars, p. 300)

RÉFLEXIONS SUR LES HOMMES, par une femme.

———— Les hommes sont souvent assez vains pour se dire favorisés des femmes.... Ils s'attachent en effet presque tous à l'extérieur d'une femme, ils font si peu de cas du reste, ils sont si persuadés de la foiblesse de nos lumières, qu'ils ne daignent pas seulement nous tromper avec art...pour plaire à celles qui les écoutent, ils déchirent les absentes; ... nous savons apprécier en secret ce que nous valons. Qu'une femme ose tenter de sortir du cercle étroit où son éducation semble la renfermer, on lui prodigue des éloges... Que cette même femme, enhardie par des éloges si flatteurs, use en conséquence du privilège accordé à tout être pensant; à peine daigne-t-on l'écouter. On est si convaincu de la fausseté de ses argumens, que la seule politesse semble engager à y répondre. Eh! Messieurs, soyez plus justes, ou connoissez mieux vos intérêts. Est-ce en humiliant les femmes que vous prétendez les gagner? Vantez moins leurs charmes; accordez-leur du moins le sens commun : vous leur plairez, je crois, plus sûrement.

1803 (4 février, pp. 220–221)

Qui ignore combien leur présence est douce aux malheureux? Qu'il soit permis à une femme de le dire : les hommes sont destinés à des actions fortes, à des méditations profondes, à d'énergiques vertus; mais auprès des malades, leurs soins les plus tendres sont brusques et précipités; leur voix radoucie est encore trop rude; leurs attentions même sont distraites, leur patience a l'air trop pénible; ils semblent en quelque sorte fuir l'infortuné qu'ils soulagent.... Les femmes au contraire, lorsqu'elles soignent un malade, semblent ne plus exister que pour lui : tout en elles porte allégeance et soulagement : elles trouvent bien qu'on se plaigne, elles sont là pour vous consoler; leur voix seule est consolatrice; leur regard est sensible; leurs mouvemens sont doux; leurs mains semblent attentives aux plus légères douleurs; leurs promesses donnent de la confiance; leurs paroles font naître de l'espoir.... Enfin, lorsqu'elles s'éloignent du malheureux, tout lui dit, tout lui (sic) persuade que c'est pour lui qu'elles s'en vont, que c'est pour lui qu'elles s'empresseront de reparoître.

1807 (20 septembre, pp. 421–422)

M. Schleyermacher, traducteur très-estimé de Platon, donne à Berlin un cours public sur l'histoire de la philosophie, auquel on est admis pour un frédéric d'or. Deux choses le distinguent des savans qui ont enseigné avant lui à Berlin : la première, c'est qu'il parle au lieu de lire, et improvise d'une manière fort heureuse quoique avec difficulté; la seconde, c'est qu'il a exclu les femmes de son auditoire. Cette mesure ne lui a point concilié les bonnes grâces des dames de Berlin; accoutumées aux cours de Fichte, de Gall et de quelques autres, les leçons de philosophie et d'anatomie sont devenues un de leurs divertissemens favoris; elles se promettoient de s'amuser beaucoup à celles de M. Schleyermacher; mais cet éloquent professeur mérite, dit un journal allemand, les plus grands éloges pour avoir sacrifié un accroissement considérable de ses honoraires à la crainte d'augmenter encore l'érudition de jour en jour plus insupportable de quelques Berlinoises qui, en acquérant des connoissances nouvelles, ne sont devenues ni plus habiles à conduire leur ménage, ni plus aimable en société.

1813 (15 avril, p. 162)

C'est une femme qui a exposé, cette année au salon, l'un des tableaux de genre les plus jolis; c'est une femme qui a composé la musique la plus agréable qu'on ait entendue depuis longtemps à Feydeau; c'est une femme qui est l'auteur du petit acte le plus piquant qu'on ait donné depuis *Brueys et Palaprat* aux Français; c'est une femme à qui l'on doit le roman de *Mlle de Lafayette*, une des productions les plus estimables de la littérature moderne. Ainsi le beau sexe se venge des injures lancées contre lui : au lieu de se décourager, ces dames ont redoublé de zèle; et nous aurons non-seulement des femmes-auteurs, mais des femmes-compositeurs et des femmes-artistes.

Loin de contester les succès mérités du beau sexe, nous nous empressons de les publier dans le Journal des Dames. Cependant ces succès ne nous éblouissent pas, et ne nous font point changer d'opinion; nous aimons beaucoup les femmes-auteurs, les femmes-artistes, les femmes-compositeurs; mais nous leur préférons encore les bonnes femmes de ménage.

LE CENTYEUX.

1818 (5 mars, pp. 103–104)

LES CONTRADICTIONS.

Ce ne seroit pas assez d'un énorme in-folio si l'on vouloit retracer toutes les contradictions qui existent dans notre éducation, dans nos mœurs et nos usages. Comme ami du beau sexe, je ne parlerai que de celles qui lui portent le plus de préjudice, et qui, par conséquent, m'ont le plus frappé. La politique étant bannie de ces feuilles légères, je ne demanderai point pourquoi le peuple le plus galant de la terre a renoncé volontairement au plaisir d'obéir à une Reine belle, spirituelle et éclairée comme on en a vu plusieurs chez les autres nations; mais je ferai observer qu'à défaut de couronnes royales, les femmes devraient partager avec nous les couronnes civiques et académiques qu'elles ont méritées plus d'une fois par leurs vertus et leurs talens.

Si l'usage et notre égoïsme s'opposent à ce qu'elles occupent des places importantes dans l'administration, qui empêche du moins que la loi ne leur réserve exclusivement des professions

nécessaires à leur existence, et que la concurrence des hommes leur enlève presque toujours? Ceux-ci, forts d'un abus consacré par le tems, exerçoient déjà la plupart des état lucratifs, lorsque la révolution les a mis en possession du petit nombre de ceux qui étoient dévolus aux femmes. Presque toutes ces innovations se sont faites aux dépens de la morale et des bienséances. On se garde bien d'introduire des femmes dans les collèges, dans les ateliers, dans les casernes, et, par une contradiction inexplicable, ce sont presque toujours des acteurs de l'Opéra qui donnent des leçons de danse dans les pensionnats de demoiselles; c'est à un élève du Conservatoire que l'on confie le soin de leur apprendre des intonations tendres et languoureuses; la plupart du tems, c'est encore un jeune homme qui leur enseigne le dessin.

Cette contradiction n'est pas la seule; nos belles dames, en général si sages et si modestes dans la société, usent-elles de la même circonspection dans leur intérieur? N'est-ce pas le plus souvent un homme qui élève l'édifice de leur coëffure, un autre qui fabrique leurs corsets, et qui emprisonne leurs jolis pieds? Les femmes sont au moins aussi habiles pour toutes ces professions que les hommes; il seroit donc juste et décent de les leur restituer.

L'équité a fait conférer aux femmes certaines places de comptabilité dans la loterie, le timbre, etc. etc., elles s'en acquittent avec zèle et intelligence; mais nulle part on n'a fait autant pour elles que dans les théâtres, où elles exercent le rôle brillant de jeunes amoureuses, l'emploi paisible de figurantes et les modestes fonctions d'ouvreuses de loges. Pourquoi ne les admet-troit-on pas aussi dans l'orchestre? Faut-il absolument un talent masculin pour jouer du piano, de la harpe, pour manier les cimbales, le léger tambourin et même le lugubre tam-tam?

Je me résume; nous donnons des talens aux femmes et nous ne voulons point qu'elles s'en servent, sous peine d'être taxées de pédanterie ou d'amour-propre. Nous cherchons à leur inspirer des vertus, et souvent nous les accusons de pruderie. Nous les dédaignons si elles ne sont gaies, folâtres et bien mises, et nous leur refusons d'honorables moyens d'existence; nous les adorons et nous les rendons malheureuses. Si ce ne sont pas là des contradictions, je ne m'y connois pas.

* * * *

1818 (30 septembre, p. 428)

On rencontre des femmes qui, à l'exemple d'Axiothée, ont quitté les habits de leur sexe; mais ce n'est pas, comme cette jeune fille d'Acadie, pour aller écouter la morale de quelque moderne Platon. Avec leur habit d'officier, ces petites femmes qui courent les Boulevarts, nous semblent chercher des amans bien plutôt que des sages.

1819 (20 mai, p. 221)

Note trouvée.

Fourni d'une part : un habillement de drap et un chapeau de castor;

De l'autre : un chapeau de paille et un corset;

*Je lis deux fois, je me frotte les yeux, enfin je suis obligé de reconnoître que le premier mémoire est pour Mme de T***, qui monte souvent à cheval, et le second pour son mari, qui fait les délices du Parc des Sablons et du café Tortoni.*

1820 (5 août, pp. 238–239)

Une nouvelle muse vient d'apparoître; Mme. Eléonore Pineau, de Dijon, vient de publier une satire sur l'Institut!

C'est frapper à la porte en maître, et punir les gens de ne pas vouloir laisser entrer un sexe qui ne s'endormiroit pas dans le fauteuil. [...]

1820 (10 septembre, pp. 395–396)

On cite souvent des exemples de la pluralité de femmes; et certaines gens s'avisent d'en tirer de singulières conséquences.

Mais voici quelque chose sur la pluralité des maris. Le trait est tiré du récit d'une excursion de notre voyageur-naturaliste, M. Lescheneault, dans l'intérieur de l'Inde.

« On trouve chez les Totters (l'une des tribus indépendantes des montagnes de la presqu'île) une coutume extraordinaire et tout-à-fait opposée aux mœurs de l'Orient : c'est la pluralité des maris!

« Ordinairement les frères n'ont entr'eux qu'une seule femme qui accorde ses faveurs à son gré. Il est encore d'usage qu'une femme, outre ses maris, ait un amant dont les droits ne sont jamais contestés par les bénévoles époux.

« Il naît dans ces contrées plus de garçons que de filles, ce qui sans doute est la cause d'une coutume que l'on trouve encore, pour les mêmes raisons, établie au Thibet.

1822 (30 septembre, p. 429)

« Apprends que la tête d'une femme est plus forte en inventions ingénieuses, en malice et en ruses que celle de cinquante hommes comme toi : apprends enfin que ce qu'une femme a résolu ne manque jamais d'arriver, quels que soient les obstacles qu'on lui oppose. » Ainsi finit *Ali-Baba*, mélodrame, qui a du succès, au Théâtre de la Gaîté.

1826 (20 octobre, p. 457)

La petite guerre qui a eu lieu dernièrement près du village d'Issy, avait attiré une foule de jeunes et jolies amazones que le bruit du canon paraît ne point intimider. La vue de cette troupe légère qui sait si bien apprécier le courage et l'adresse, contribuait encore à augmenter l'ardeur des combattans; aussi la victoire a-t-elle été longtemps disputée, sans pourtant être sanglante.

1830 (5 novembre, p. 482)

Un des points fondamentaux de la doctrine des *Saint-Simonistes* [...] étant de mettre le beau sexe sur le pied d'une égalité parfaite avec le sexe qui prétend que du côté de la barbe est la toute puissance, les femmes seront enchantées d'apprendre que le roi d'Espagne a prescrit : « De rendre à sa fille dona Maria-Isabelle-Louise tous les honneurs dûs au prince des Asturies. »

1833 (10 février, p. 109)

Nos philosophes ont eu raison de déclamer d'abord, et de réclamer ensuite contre la traite des noirs. Mais ne pourraient-ils pas aussi trouver le moyen d'abolir la traite des *blanches*? Dans les provinces, un avare épouse une femme riche; à Paris un ambitieux épouse une jolie femme.

1835 (25 avril, p. 184)

On offre à plusieurs dames 20,000 francs d'actions chacune pour former le conseil d'administration d'une honorable compagnie d'assurance, qui produira des bénéfices avantageux, dont les dames, seules actionnaires, composeront l'assemblée générale. Les employés des bureaux seront féminins. — Ecrire à M. Alexandre, rue Hautefeuille, 50.

E.2.8 Le magazine, guide en matière d'éducation

La rédaction ne se lasse pas de souligner l'importance de l'éducation. La mère idéale est celle qui est capable d'enseigner elle-même toutes les matières à ses enfants. Elle est censée maîtriser l'écriture, l'histoire, la musique, la philosophie, la religion, et dans une certaine mesure les langues, la danse, la peinture et la mythologie. L'utilité des sciences peu maîtrisées par la plupart des femmes est mise en avant, surtout celle des mathématiques pour faire des calculs de ménage (voir p. 137). Mais plus que toute autre chose prévaut la capacité à gérer une maison et à répandre le bonheur au sein de la famille.

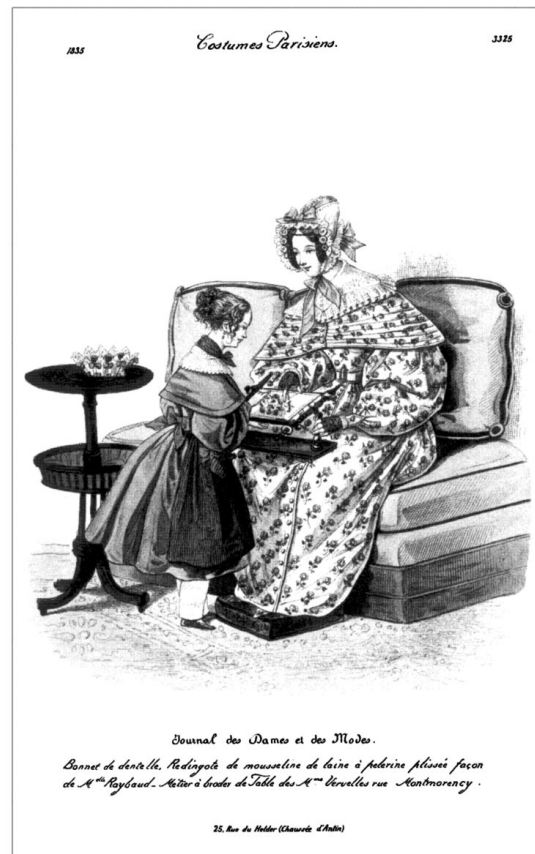


Figure E.9 Plusieurs gravures montrent que les femmes sont responsables de l'éducation des enfants, comme ce numéro 3325 du 5 décembre 1835. D'autres présentent les femmes au moment où elles s'instruisent elles-mêmes, soit par la lecture, soit en pratiquant la musique, le dessin, la danse, un sport comme l'équitation ou les travaux d'aiguille (Fig. 2.9, 3.17, 3.19, 4.8 et 4.9).

1802 (22 octobre, p. 44)

En Angleterre, jusqu'à l'âge de 14 ou 15 ans, une fille jouit de la liberté de tous ses mouvemens; lorsqu'on pense à lui donner du maintien, elle a des habitudes formées si contraires, qu'il en résulte un contraste, et par suite une gaucherie qui ne s'efface jamais entièrement. Les françaises, contraintes de meilleure heure, ont plus d'aisance, de grâces lorsque l'âge de la coquetterie leur fait sentir l'utilité des avis qu'on leur donnoit dans leur enfance. Cette manière diverse d'envisager la première éducation, produit, en grande partie, la différence qu'on remarque entre la tournure d'une anglaise et celle d'une française.

1807 (25 septembre, p. 396)

Quand une jeune demoiselle a achevé sa parure, elle va se présenter à sa mère, et la consulte sur la toilette qu'elle vient de faire. La maman, voyant que la robe de sa fille monte jusqu'auprès de son col et cache absolument sa poitrine, trouve qu'on a satisfait aux lois de la pudeur, embrasse sa fille, et la renvoie d'un air content; celle-ci se retire alors en un coin, met avec soin sous ses bras quelques plis artistement arrangés pour tromper sa mère, resserre sa coulisse, fait en un mot que sa robe, tout en cachant sa gorge, la dessine, et sans porter atteinte à la modestie, elle paye tribut au désir de plaire. S'agit-il d'aller à la promenade? la maman soutient que la robe de sa fille est si décente qu'elle peut sortir même sans fichu; mais la jeune personne, qu'on croit plus scrupuleuse, et qui au fonds n'est que très-adroite, veut absolument mettre son zéphir; elle prend alors son petit schall, le jette négligemment sur ses épaules, et avec ses cheveux *massés*, avec sa robe sans plis, et son schall de couleur dont les deux pointes flottent au gré des vents, semblable à une des jeunes nymphes de Diane, ou à une compagne de Vénus, elle va faire admirer son style antique aux modernes de Coblenz, de Tivoli ou du Renelagh.

LE CENTYEUX.

1814 (25 juin, p. 274)

Ne livrez point vos enfans à des *bonnes* sottes et brusques, tenez-les avec vous le plus souvent possible, mais sans trop avoir l'air de penser qu'ils sont là, ne les gêtez point, laissez-les à leurs réflexions, et vous serez étonnés des drôles de petites choses qu'ils diront.

1819 (20 mai, p. 221)

Les *Exercices gymnastiques*, dirigés par M. Amoros, près du Jardin du Roi, sont en pleine activité. Plus de trois cents élèves courent, sautent, grimpent, font mille jolis tours, risquent cent fois de se casser le col et ne se font jamais de mal. La devise de cet établissement est *force, agilité, souplesse, grâce*; voilà de quoi attirer les jeunes Français.

1821 (25 janvier, p. 36)

En 1785, quelques hommes de lettres et plusieurs savans, parmi lesquels on distinguoit MM. *Imbert, Roucher, Sigaud de La Fond, Roussel, Fourcroy, Parmentier, de Lalande, de Lacepède* et *Mongez*, conçurent le projet d'une BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DES DAMES. Cette Bibliothèque se compose de 154 volumes in-18, savoir : *Voyages*, 20 : *Histoire*, 30; *Mélanges*, 15; *Théâtre*, 13; *Romans*, 24; *Morale*, 17; *Mathématiques*, 9; *Physique et Astronomie*, 6; *Histoire Naturelle*, 15; *Médecine Domestique*, 3; *Arts*, 2.

Nous avons sous les yeux le prospectus d'une ENCYCLOPÉDIE DES DAMES, format in-18, ainsi divisée : *Principes de Logique, de Rhétorique, de Versification, de Lecture à haute voix et de Déclamation*, par Mr. C. de St.-G., avocat [...]

1823 (15 octobre, p. 451)

Une mode presque générale pour les jeunes mamans qui ont équipage, c'est d'y monter à deux heures; *on arrête* aux Tuileries; la bonne et les enfans descendent, et madame continue sa promenade jusqu'au bois de Boulogne : là, *elle reçoit*, sans quitter son équipage, les visites de ses connaissances. Souvent les cavaliers suivent la calèche qui ne s'arrête point, et la conversation se fait *en promenant*. A 4 heures, on revient aux Tuileries, on descend, on fait un tour, on s'informe des enfans, on les regarde jouer quelques instans, on reçoit force complimens sur leur grâce et leur gentillesse. Enfin, l'on remonte avec eux en voiture, et l'on revient au logis.

1824 (20 avril, p. 171)

L'ART DE SE FAIRE AIMER DE SON MARI, À L'USAGE DES DEMOISELLES À MARIER; PAR EUGÈNE DE PRADEL, MEMBRE DE PLUSIEURS ACADÉMIES. Avec cette épigraphe :

Les hommes font les lois, les femmes
Font les mœurs.

Ainsi, selon M. de Pradel, il est possible qu'une femme triomphe de tous les défauts d'un mari [...]

1826 (15 janvier, p. 18)

En soirée, une très-jeune maman amène sa fille avec elle. Son amour-propre est flatté de ce qu'une petite personne de huit à neuf ans se présente déjà avec aisance et danse avec grâce.

La toilette de cette enfant est, pour ainsi dire, un diminutif du costume de la maman; et si, dans les cheveux, on ne voit ni perles ni fleurs, ils n'ont pas moins été arrangés par un habile coiffeur.

1827 (10 avril, pp. 156–157)

M. Ch. Dupin, en faisant, au Conservatoire des Arts et Métiers, l'ouverture de son *cours de géométrie et de mécanique appliquées aux arts*, a montré à ses élèves une carte de la France [...] qui représente, par des teintes plus ou moins foncées, les degrés d'ignorance et d'instruction des habitans de ce royaume. «La fertilité de la terre, a-t-il dit, la douceur du climat, n'entrent pour rien dans l'instruction de nos provinces... Remarquez, à partir de Genève jusqu'à Saint-Malo, une ligne tranchée et noirâtre qui sépare le nord et le midi de la France. Au nord, se trouvent seulement trente-deux départemens et treize millions d'habitans; au sud cinquante-quatre départemens, et dix-huit millions d'habitans. Les treize millions d'habitans du nord envoient à l'école 740,846 jeunes gens; les dix-huit millions d'habitans du midi 375,931. Il en résulte que l'instruction primaire est trois fois plus étendue dans le nord que dans le midi.» Compulsant les listes des brevets d'invention depuis le 9 juillet 1791, jusqu'au 1^{er} juillet 1825, M. Ch. Dupin trouve 1,689 brevets dans les trente-deux départemens de la France éclairée, et 113 seulement dans les cinquante-quatre autres départemens. [...]

L'Académie des Sciences qui choisit ses membres parmi tous les savans du royaume, compte sur 65 membres, 48 qui ont été fournis par les départemens du nord, et 17 seulement qui ont pris naissance dans les départemens du midi.

A une des dernières expositions des produits de l'industrie française, les départemens du nord ont obtenu 68 médailles d'or, 136 médailles d'argent, 94 médailles de bronze; et les départemens du midi 26 médailles d'or, 45 médailles d'argent et 36 médailles de bronze.

1827 (15 mai, p. 216)

Une personne bien née, qui a déjà formé des élèves pour la composition des fleurs artificielles, offre de mettre des dames ou de jeunes personnes en état de s'y livrer : sa demeure est rue Montmartre, n. 13.

1828 (15 avril, pp. 165–166)

M. Charles Dupin, dans un cours qu'il a fait chaque hiver, au Conservatoire des Arts et Métiers, donne des instructions sur l'art de former et conduire des ouvriers dans les opérations de l'industrie. «On a prétendu, dit-il, qu'il ne fallait donner aux simples ouvriers employés dans les arts mécaniques, que les moindres notions possibles sur tout ce qui pourrait développer leur esprit, exercer leur intelligence, et faciliter leur mémoire... *Par économie*, le chef de tout établissement industriel de quelque importance devrait faire apprendre à lire, à écrire, à compter; il devrait faire apprendre un peu de géométrie, un peu de mécanique à tous ses ouvriers. Bientôt il se trouverait secondé par des hommes d'une intelligence plus développée. Il serait surpris de voir les procédés géométriques, ou mécaniques dont se composent ses fabrications, perfectionnés avec une énergie, une rapidité toutes nouvelles.»

1831 (31 mai, p. 234)

Autrefois il était d'usage de parler aux enfans avec cette familiarité bienveillante qui indique l'affection qu'on a pour eux et pour leurs parens; aujourd'hui, tutoyer un jeune garçon, une petite demoiselle, voire même un marmot aux bras de sa nourrice, serait une inconvenance. Dans la haute société, la langage le plus cérémonieux est de rigueur à leur égard.

1835 (25 avril, p. 183)

On suit pour les enfans de *qualité* un bien meilleur système d'éducation qu'autrefois. On les plonge souvent dans les bains froids, et on les met à l'aise sous des vêtemens amples et légers. Ce régime est salubre pour les hommes de Paris, auxquels il ne manque, pour être des femmes, que des traits doux et des formes arrondies.

E.2.9 Faits divers

Les articles les plus curieux sont ceux qui décrivent des événements et faits extravagants ou inattendus : difformités humaines, bêtes exotiques en France, forces magiques, tremblement de terre (dont un près de Paris!), statistiques surprenantes. Parfois ces textes touchent au scandale. C'est pourquoi un collègue de La Mésangère, l'éditeur de la *Chronique Scandaleuse*, lui demande en novembre 1797 d'envoyer un cahier du *Journal des Dames et des Modes* à ses abonnés au moment où il ne pouvait pas délivrer un numéro de son propre périodique.

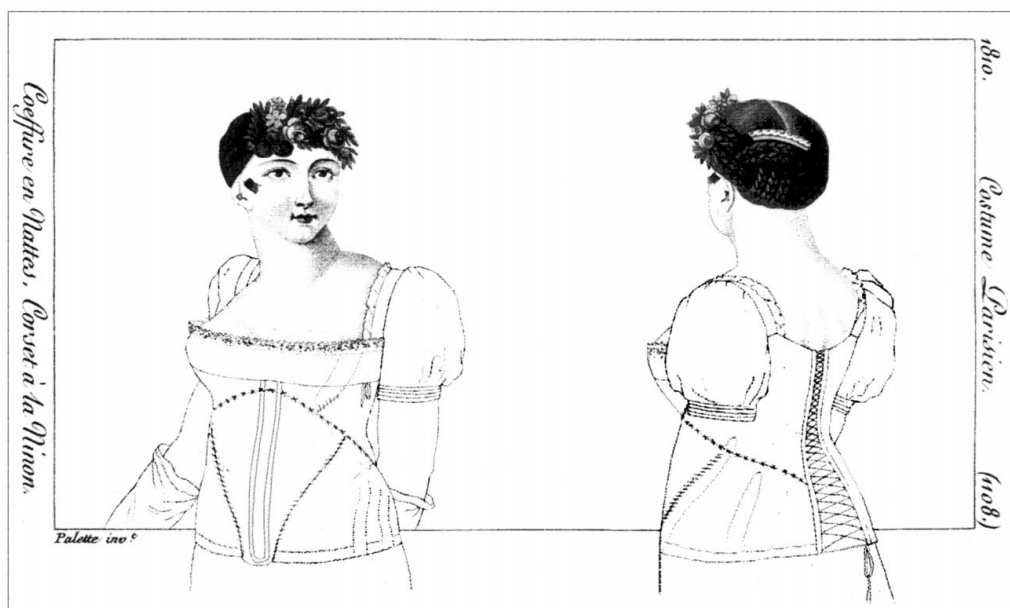


Figure E.10 Parmi les planches du journal présentant un sujet inhabituel figurent celles de lingerie. Cette spécialité n'ayant son propre organe de publication qu'à partir de 1841 (le premier périodique s'appelle *Le Caprice, journal de la lingerie*), la rédaction n'hésite pas à décrire et montrer des vêtements dont l'exhibition était jugée indécente à l'époque. La Mésangère justifie sa démarche en écrivant que ce n'est pas seulement dans les objets exposés à la vue de tout le monde qu'une femme à la mode doit faire preuve de recherche pour sa toilette. En outre, l'élégance des corsets était hautement considérée. Parmi les planches montrant des sous-vêtements figure celle du 15 décembre 1810 ici présentée (gr. 1108), exécutée par Palette, ancien éditeur du journal *L'Art du Coiffeur*, annexé par La Mésangère en février 1810. On trouve d'autres gravures de corsets dans les cahiers du 15 avril 1810 (gr. 1053) et du 5 septembre 1813 (gr. 1337).

1797 (23 septembre, p. 2)

Hier, au premier coup de canon tiré pour annoncer la fête, un cheval qui passait sur le Pont-Neuf est tombé roide mort de peur. Je parirais que ce cheval était royaliste.

1797 (13 octobre, p. 8)

Les petits cadeaux entretiennent l'amitié. La république Batave a envoyé à sa maman, la République Française, par un courrier très-extraordinaire, une paire d'éléphants que l'ex-statouder avait dans sa ménagerie.

1798 (4 mars, p. 4)

Un arrêté de la police sur les cabriolets, whisky et phaéton, enjoint à nos aimables fournisseurs de mettre un frein à la rapidité de leurs vols, et d'écraser dans les rues le moins de monde qu'ils pourront.

1799 (8 février, p. 435)

Si, dans un journal consacré aux Grâces et aux Muses, vous pensez qu'on puisse faire mention des grandes commotions de la Nature, vous pourrez, alors, annoncer que, dans la nuit du cinq au six de ce mois, sur les quatre heures du matin, la ville de Niort a éprouvé deux violentes secousses de tremblement de terre : plusieurs maris ont été jettés du lit conjugal auquel ils ne tenaient guères, et dans un de nos bals de société, qui durait encore, les cavaliers et les dames qui se trouvaient alors en danse, ont été renversés, les bougies se sont éteintes et les musiciens, pendant plusieurs minutes, ont perdu la mesure. Cependant, cet événement effrayant n'a eu aucune suite tragique; quelques murs se sont écroulés, mais personne n'a perdu la vie.

G. . . .

1801 (19 juillet, pp. 489–490)

LE NOUVEAU CALENDRIER.

A quel jour de la décade sommes-nous?... Je l'ignore; mais prenez ce Calendrier, et vous le verrez facilement. —

Un Calendrier! Je ne sais point lire; et je vous avoue que je ne voudrais le savoir que pour bien connoître les jours de la décade; l'ignorance où je me trouve souvent sur ce point me fait manquer quantité de rendez-vous et d'affaires majeures. — Il y a, mon cher Monsieur, un bon moyen de remédier à ce mal. Prenez un logement en face de la maison d'un prêteur sur gages; et il vous sera facile alors de distinguer de votre fenêtre les différens jours de la décade. Lorsque, vers les huit heures du matin, vous verrez entrer chez lui des porteurs chargés de ballots, dites à coup sûr : « C'est aujourd'hui » le 9 ». En effet, ces porteurs sont les Commissionnaires affidés des marchands gênés, qui, ayant à payer les 9, 19 et 29 de chaque mois, dégarnissent ces jours-là, dès le point du jour, leur boutique pour remplir leurs engagemens, et ces emprunteurs sont ce qu'on appelle les poules grasses de ces usuriers publics, qui s'engraissent des besoins et de la misère du peuple..... Lorsque le matin, vers les onze heures, vous verrez y entrer des jeunes gens faisant voltiger, avec un air soucieux, le cordon de leur montre, dites hardiment : « C'est » aujourd'hui *décadi* ». Ces jeunes gens sont des employés qui viennent de former une partie de plaisir pour l'après-dîner : leur montre, dont ils peuvent se passer pour boire, danser et faire l'amour, leur fournit les moyens nécessaires pour payer leur écot, les violons, le petit souper et le cadeau d'usage à leur déité. Lorsque vous les verrez venir retirer leur montre, dites : « C'est aujourd'hui le 2 du mois; on a payé les employés », et ces messieurs se remontent de nouveau. — Lorsqu'une foule de menu peuple, de cuisinières, de femmes de la halle et d'ouvrières assiégera la porte du prêteur, si vous avez un rendez-vous ou quelques affaires le 4, partez : car ce bataillon d'emprunteurs vous apprend que le lendemain est un jour de tirage; et les petits paquets, les jupons, les mouchoirs et les culottes que vous leur verrez porter sous leurs bras ou dans leur tablier, vous annonceront que ce sont des malheureux qui, égarés par l'appas d'un gain considérable, se dépouillent et se mettent dans la gêne pour faire une mise à la loterie qui se tire le 5 de chaque décade. Lorsque vous verrez sortir de chez le prêteur un millier de petits paquets décorés d'une étiquette, dites : « C'est aujourd'hui le 7 ». En effet, c'est le 7 de chaque décade que ces usuriers envoient, à la salle de vente, tous les nantissemens que l'on n'a point eu la précaution ou les moyens de retirer à époque fixe, ou de renouveler, c'est-à-dire, de payer une seconde fois; car les intérêts honnêtes que prennent ces banquiers délicats, étant toujours, au bout de trois mois, égaux à la valeur des objets engagés, il vaudrait souvent mieux les acheter neufs que de les retirer de chez eux. Suivez, mon cher Monsieur, mon conseil; logez-vous en face d'un de ces prêteurs, et vous aurez un Calendrier vivant.

J.-J.

1817 (5 juin, p. 216)

Les créanciers qui ont une prise de corps contre leur débiteur, ont le droit, en Angleterre, de saisir son cadavre quand on le transporte au cimetière; et si la famille ne le rachète pas, ils peuvent le vendre à des chirurgiens pour en faire la dissection. Comme il n'est pas permis de faire de saisie le dimanche, on choisit ordinairement ce jour pour l'enterrement de ceux pour qui on craint cet affront.

1817 (20 novembre, p. 510)

On voit maintenant, rue des Petits-Champs, n^o. 3, une fille naine, qui ne pèse que huit livres et un quart, et n'a que vingt-trois pouces de hauteur. Elle est née en Bavière, le 31 octobre 1810. Sa taille est bien prise et ses membres sont bien proportionnés. Elle a les cheveux d'un blond châtain, les yeux bleux, le nez aquilain et l'air très-doux.

Les changemens d'air et de nourriture n'ont point altéré sa santé; elle est gaie, vive, curieuse, et n'a jamais l'air plus agréable que lorsqu'on affecte de fixer son attention sur quelque chose, comme si on lui montre à lire.

1817 (10 décembre, p. 546)

Corsets à support.

Cette nouvelle forme de corsets-habillés est destinée à offrir aux dames enceintes un moyen sûr d'alléger le fardeau de la grossesse pendant les quatre à cinq derniers mois. Ces corsets n'ont point de busc dans la partie inférieure, et ils peuvent s'ouvrir depuis un jusqu'à dix pouces. On en trouve de tout faits chez l'inventeur, M. Bretel, rue Montmartre, n^o 131. Il fait d'autres corsets en nankin, en bazin et en étoffes de soie.

1819 (15 mai, p. 212)

Il y a des dames qui, fort jalouses de voir leurs grâces à tous les instans de la vie, font mettre des glaces de prix dans le fond de leur lit; mais cela n'est plus d'aussi *bon goût* qu'on le pourroit croire, et, sur ce point, la bienséance commence à triompher de la vanité.

1820 (15 avril, p. 162)

On compte qu'il a été donné, pendant le cours de 1819, trente mille huit cent cinquante-deux repas aux voyageurs qui ont passé le Mont Saint-Bernard.

Ainsi la mode d'aller visiter la belle Italie n'est pas encore caduque.

1825 (31 octobre, p. 475)

Le déblaiement de l'amphithéâtre d'Arles attire dans cette ville beaucoup de curieux, parce que déjà ces travaux ont fait faire plusieurs découvertes.

Un troisième rang d'arcades dont l'existence était à peine soupçonnée, s'est développé dans un ordre et des proportions qui feraient croire que la façade était ornée d'un triple rang de portiques, si le plan incliné sur lequel le monument a été bâti pouvait admettre une telle supposition.

1828 (5 juillet, p. 289)

On vient de démolir les deux pyramides chargées d'hiéroglyphes, qui formaient une des entrées du passage du Caire.

1831 (25 janvier, p. 36)

On a traduit de l'allemand en français, un ouvrage de médecine, qui indique à point nommé, et par le moyen d'un tableau, l'époque de la grossesse et le jour de l'accouchement.

1831 (25 novembre, p. 517)

Galilée naquit le jour de la mort de Michel-Ange, et mourut le jour de la naissance de Newton.

1835 (20 juillet, p. 319)

Une jeune fille vient de naître dans un de nos départemens avec une tumeur qui contient, dit-on, un enfant. On va l'amener à Paris pour la soumettre à l'examen de la Faculté de médecine. De cette tumeur sortira au moins un mémoire de M. Geoffroy-Saint-Hilaire.

1835 (30 septembre, p. 432)

L'Histoire Universelle vient d'être mise en bouteilles! Un habitant de Southampton s'est amusé à faire remplir 14,000 bouteilles de 6,000 exemplaires d'un résumé de l'Histoire universelle. Ces bouteilles, bien bouchées et cachetées, ont été déposées, par ses ordres, dans des cavités bien profondes des cavernes de glace du Groënland. Dans le cas d'une destruction partielle du globe, elle surnageront et apprendront aux générations suivantes l'histoire du monde qu'elles devront ignorer.

1837 (20 février, p. 79)

Un Anglais qui réside à Anvers fit l'acquisition, il y a peu de temps, d'un cheval d'un très haut prix; bientôt il s'aperçut que son cheval avait la vue courte; aussitôt il s'empressa de lui faire confectionner une paire de besicles très élégantes. On le voit tous les jours se promener sur le boulevard du Régent, paré de ses lunettes.

1837 (31 mai, p. 240)

Mme Clément, rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois, 31, à Paris, dont la famille s'est rendue célèbre dans l'art de la divination, l'exerce elle-même avec un merveilleux talent. La mère de cette charmante devineresse prédit autrefois en Allemagne la grandeur future de l'impératrice Marie-Louise. Sa jeune réputation égale celle de Mlle Lenormand, si célèbre dans la divination, que Napoléon lui-même ne dédaigna pas de consulter. Mme Clément exerce la cartomancie avec une rare sagacité, et grâce aux prodiges de son art, elle est devenue la prophétesse à la mode.

1838 (25 mars, p. 270)

STATISTIQUE MATRIMONIALE.

PARIS, 1837.

Femmes en fuite	1,132
Maris en fuite	2,348
Epoux légalement séparés	4,175
Vivant en guerre ouverte	17,345
Vivant en mésintelligence secrète	13,279
Mutuellement indifférens	55,240
Réputés heureux	3,175
A peu près heureux	127
Vraiment heureux	13
Total	96,834

Cette curieuse supputation fait partie d'un travail fort intéressant, inédit encore, et que nous avons eu sous les yeux; il est intitulé : *Paris moral*.

E.2.10 Modes et coutumes

A la différence des autres thèmes, ce sujet est régulièrement traité dans tous les numéros du journal, souvent dans plusieurs articles. Ou bien on donne des descriptions détaillées d'objets concrets, ou bien on se réfère à la mode au sens large, par exemple en étudiant ses effets sur toutes sortes de conduites humaines. Dans la plupart des cahiers, les gravures sont commentées soit au dernier article, soit au premier sous le titre « Modes ». Le commentaire ne reflète pas toujours les détails du modèle présenté, ce dont La Mésangère s'excuse dans le cahier du 15 avril 1815 en expliquant que le texte, plus vite prêt que la gravure, est parfois changé à la dernière minute pour être conforme à la mode du jour, tandis que dessiner, graver, imprimer et mettre en couleur ne pouvait se faire du jour au lendemain.

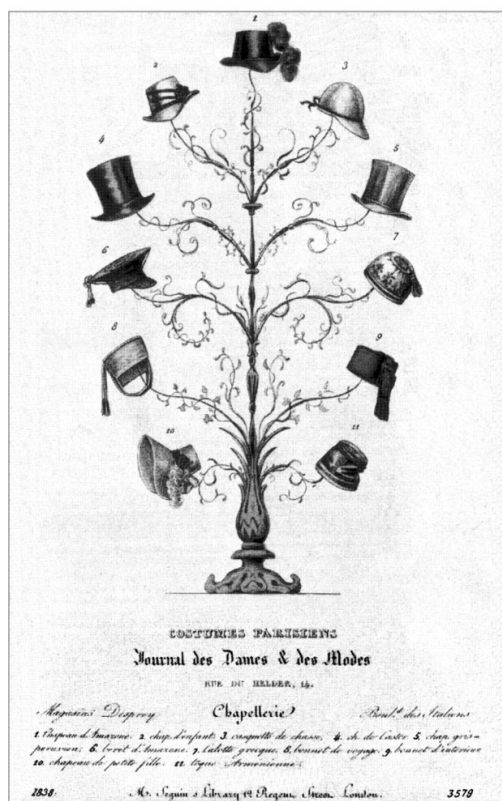


Figure E.11 Parmi les modes présentées par le journal, les chapeaux occupent une place non négligeable. Alors que la plupart des planches montrent des chapeaux pour femmes (voir Fig. 6.4), cette gravure 3579 du 31 juillet 1838 montre dix chapeaux pour hommes et un chapeau pour femme seulement.

1797 (8 octobre, p. 6)

Ne voilà-t-il pas que le général qui commande la place de Paris, se mêle aussi de modes. La sentinelle qui veille aux portes des Tuilleries (sic) a reçu de lui la plus jolie, la plus délicieuse consigne pour un soldat français. Ah! qu'on me mette en faction à cet agréable poste; que j'y reste du moins jusqu'au soir, je ne demanderai point à être relevé. Quoi de plus doux, en effet, que d'être chargé d'examiner nos belles à droite, à gauche, par devant et par derrière, à l'effet de découvrir un extrait de cocarde, qui sert de passe-partout pour entrer dans ce jardin! Que de beautés l'œil avide doit parcourir, en exécutant cette recherche! Cette cocarde est si petite! Il faut s'approcher de si près pour l'apercevoir! Madame, permettez, je ne la vois pas.....je ne la vois pas encore. Ah! la voici. Le charmant bijou! Bouton de rose au milieu des lys, tendre azure à l'entour. - Mais, citoyen, c'est à ma tête que je place ma cocarde. - Ah! madame, passez. J'ai vu.....Je suis ébloui (sic).

1802 (25 mai, p. 391)

INSTRUCTION *d'une Dame à sa Femme-de-chambre.*

« Fanny, posez mes hanches sur le fauteuil, serrez mon œil dans le tiroir, arrangez mon épaule sous mon bonnet, mettez ma gorge sous ma toilette.... Prenze donc garde de la chiffonner.... Que vous êtes gauche! »

1805 (24 février, p. 366)

La Mode. - C'est une autorité singulière que l'autorité de la mode. Les commandemens qui en émanent, promulgués sans bruit, sont entendus de tout le monde, et l'on y obéit plus exactement, plus minutieusement qu'à des lois écrites ou publiées au son de trompe. La mode est, dit-on, un roi sans gardes, sans trône, sans palais, et pourtant on en parle toujours comme d'une puissance visible; c'est qu'elle forme l'idée du jour la plus présente de toutes, c'est qu'elle gouverne par la foi, et qu'elle inflige aux mécréans le châtement du ridicule, le plus redoutable de tous, au jugement de la société. Aussi, par une distinction bizarre, la mode est obéie, quoiqu'elle soit un maître dont les opinions et les goûts changent à tout moment, et la mode encore est un souverain universellement respecté, quoiqu'il soit du bon ton de s'en moquer sans cesse.

1807 (20 mai, pp. 222–223)

DIALOGUE
ENTRE LA MODE ET LA RAISON.

LA RAISON.

Un mot, Mademoiselle?

LA MODE.

Un mot, Madame? c'est beaucoup!

LA RAISON.

Quoi! vous me refuseriez la plus courte des audiences?

LA MODE.

Jamais je ne vous en demandai aucune.

LA RAISON.

Il n'y auroit pas de mal que nous puissions rapprocher.

LA MODE.

Vous seriez perdue et moi aussi.

LA RAISON.

Comment? je ne vous entends pas.

LA MODE.

C'est votre méthode. Mais abrégeons; ce seroit fait de mon crédit, si l'on me surprenoit en conférence avec vous.

LA RAISON.

Vous me donnez une bien mauvaise idée de vos partisans.

LA MODE.

J'ai peu entendu parler des vôtres. Sont-ils nombreux? On publie que votre empire est fort dépeuplé.

LA RAISON.

Il l'est, je l'avoue; mais je ne dois m'en prendre qu'à votre coquetterie : elle m'enlève chaque jour quelqu'un de mes sujets.

LA MODE.

Je n'enlève rien, Madame; je me montre, on me suit.

LA RAISON.

Il est bien étonnant que, pour vous suivre, on me quitte.

LA MODE.

Rien de plus naturel; vous êtes toujours la même.

LA RAISON.

La Raison ne varie point.

LA MODE.

Voilà pourquoi elle ennuie.

LA RAISON.

Vous me croyez donc totalement abandonnée?

LA MODE.

A la rigueur, on peut vous supposer encore quelques suivans obscurs, et presque honteux du rôle qu'ils jouent. Les miens se montrent; les vôtres se cachent.

LA RAISON.

Je crois qu'on ne vous consultoit guères quand les hommes vivoient épars dans les forêts, se nourrissoient de glands, alloient complètement nus, et ne présumoient pas même avoir besoin de se vêtir.

LA MODE.

Quoi! vous étiez en relation avec ces misérables? Hélas! tant pis pour vous!

LA RAISON.

Dès l'instant qu'ils devinrent des hommes, ils me connurent. J'ai réformé plus d'un peuple.

LA MODE.

J'en ai formé vingt autres.

LA RAISON.

J'ai gouverné l'ancienne Sparte, l'ancienne Rome.

LA MODE.

Je vous ai chassée (sic) de l'une et de l'autre; je gouverne Paris, et vous ne m'en chasserez pas.

1813 (20 août, pp. 377–378)

DES INCONVÉNIENTS DE LA MODE.

Arrivée à Paris avec de la fortune, une figure agréable, un peu d'esprit, beaucoup de gaîté, et un mari complaisant, je devins, sans le vouloir et sans le savoir, une des femmes à la mode. Qu'en est-il résulté? Je vais le dire avec franchise.

L'accueil que je reçus de toutes parts, les hommages qui me furent prodigués, les vers que l'on m'adressa, les fêtes dont je fus l'objet, éveillèrent en moi un sentiment d'amour propre et de vanité que je ne m'étois pas connu jusqu'alors.

Une demoiselle de ma société, qui se maria, devint en peu de jours ma rivale; elle partagea mes succès, mes conquêtes et mon empire : j'appris ce que c'étoit que la jalousie.

Elle étoit plus riche, plus jeune, plus aimable sans doute que moi, et plus jolie peut-être; le nombre de ses adorateurs surpassa le nombre des miens : je fis connoissance avec l'envie.

Ma rivale sembloit rajeunir à proportion que je vieillissois, sa fortune augmentoit en raison de la décroissance de la mienne, son éclat effaça presque ma célébrité : le dépit s'empara de moi.

Survint une troisième femme qui nous éclipsa toutes deux : je goûtai le plaisir de la vengeance.

Les corsets à baleines m'ont fait connoître les douleurs d'estomac; les souliers trop étroits m'ont donné des cors. L'*Almanach des Gourmands* m'a rendue délicate et difficile à table. La lecture des romans m'a ôté la gaîté. Par l'habitude des voitures, j'ai perdu l'usage de mes jambes.

Les spectacles, les cercles et le bal m'ont rendue paresseuse; je ne sais que faire pendant le jour, et la nuit je ne peux dormir dans un bon lit, même avec le secours des journalistes et des poètes modernes.

Mon lorgnon m'a donné une véritable miopie; l'usage des essences a été suivi de maux de tête, et je suis sujette aux bâillemens, pour avoir fréquenté de trop nombreuses sociétés.

Il me semble que les cuisiniers ne sont plus aussi bons; que la température a changé; que l'art de la comédie a dégénéré, je parle ici du talent des acteurs; qu'il n'y a plus de jolies femmes, et que tous les hommes, jadis si aimables et si galans, sont devenus froids et maussades.

Je ne peux plus trouver de femme de chambre qui me convienne [...]

Les entretiens du jour me paroissent insipides; nos femmes me semblent ignorantes, nos jeunes gens hardis et tranchans, nos vieillards ennuyeux.

Mon médecin, qui me guérissait autrefois avec l'anecdote du jour et un verre d'eau sucrée, m'ordonne à présent de véritables remèdes, bien fades ou bien amers. La médecine est perdue!

Enfin, Monsieur, je ne ris plus, je ne m'amuse plus, je ne vois presque pas, je marche à peine, je ne peux plus manger, je ne peux plus dormir, etc. etc.; et cependant je n'ai pas encore la quarantaine. Ma tante qui a vingt ans de plus que moi, a encore toutes ses dents, sa gaîté, sa fraîcheur, de bons yeux, un excellent estomac; elle possède une sérénité d'âme indicible, une santé parfaite; il est vrai qu'elle a toujours vécu dans une heureuse obscurité. Ce n'est donc point à l'âge que je dois attribuer les inconvéniens que j'éprouve; et ne paierois-je pas bien cher aujourd'hui le plaisir d'avoir été un moment à la mode autrefois?

Je vous soumets cette question, et suis votre servante et affectionnée.

Une femme qui fut à la mode.

1817 (10 mai, p. 205)

Notre amour propre attribue les changemens de modes à une délicatesse de goût, à un besoin d'améliorer, de perfectionner; erreur. Une mode nous plaît, non parce qu'elle est meilleure, mais parce qu'elle est nouvelle. Le goût devrait régler la mode, c'est la mode qui maîtrise le goût. On ne quitte pas une manière de s'habiller, parce qu'elle déplaît, parce qu'une autre semble plus commode et d'un meilleur effet; on la rejette pour se conformer à la mode.

Toutes les modes paroissent d'abord singulières, parce que notre vue n'y est pas accoutumée; et parmi les femmes qui les adoptent, il y en a beaucoup qui perdent aux yeux de la multitude une partie de leurs agrémens. Enfin, l'usage triomphe de ces premières impressions; mais une mode nouvelle survient, qui ne plaît pas davantage que la première. Ainsi, le tems est très-court dans lequel les femmes jouissent des attraits de leur parure, ou, pour mieux dire, dans lequel cette parure ne nuit pas à leurs attraits.

1820 (15 février, p. 66)

Est-il bien vrai que nos jeunes gens se font teindre ou se teignent eux-mêmes le bas de la jambe, en rose, pour faire ressortir la broderie de leurs bas de soie, noirs, à jour et à bouquets?

1820 (15 mai, p. 215)

M e montrer en tous tems et bizarre et légère;
O ter l'empire à l'une, à l'autre l'accorder;
D onner à mille objets une vogue éphémère;
E st-ce bien mon portrait que je viens de tracer?
DE ST-A!!!.

1822 (5 novembre, pp. 490–491)

Lorsque, dans une grande réunion, une femme à la mode, une jolie femme, veut favoriser l'homme qu'elle distingue dans la foule de ses admirateurs, c'est surtout en l'appelant près d'elle. Si le bon ton, d'accord avec l'usage du monde, ne permet point un geste significatif de la main, à plus forte raison les convenances défendent-elles d'élever la voix de manière à être entendue. Il faut cependant trouver un moyen de se faire comprendre, et c'est avec l'éventail fermé que toute femme du monde dont les yeux ont d'abord rencontré les vôtres, indique la place qu'elle vous destine.... auprès d'elle.

Nouveau télégraphe, l'éventail est-il un peu incliné vers le parquet? approchez-vous, mais par-devant : on a seulement *quelque chose à vous demander*. Dirige-t-on l'éventail en arrière, soit à droite, soit à gauche? Tâchez d'arriver sans être trop remarqué, jusqu'au dossier du fauteuil : on veut

vous dire deux mots à l'oreille. L'éventail est-il légèrement appuyé sur l'assise d'un siège vacant? C'est une place qu'on réserve : hâtez-vous de la prendre : il est clair *qu'on désire causer*. D'après notre faible esquisse des signaux de cet aimable télégraphe de salon, les gens qui s'étonnent de tout, seront peut-être moins surpris de la grande vogue des éventails.

1823 (30 septembre, p. 428)

Il est un vase dont on ne parle guères, mais que l'on emploie chaque nuit; il se fait maintenant en cristal dépoli, avec une gorge et une anse en vermeil.

1825 (10 décembre, pp. 536–537)

Les demoiselles portent au bal des éventails en peau de vélin, qui ne sont peints que d'un côté; elles écrivent à l'envers leurs invitations, et s'il y a lieu, le nom de leurs danseurs avec un crayon qui est placé dans un des montans de l'éventail.

1826 (20 janvier, p. 27)

Dans le beau monde on ne dit point un *flambeau*, mais un *chandelier*; mon *hôtel*, mais ma *maison*; mon *boudoir*, mais mon *cabinet*; mon *équipage*, mais mon *carosse*; ma *noblesse*, mais ma *famille*.

1827 (10 mars, p. 108)

Un élégant qui va en soirée, a les trois premiers boutons du bas de son habit boutonnés.

1827 (5 mai, p. 195)

Beaucoup de personnes qui ont des croisées sur les boulevarts, y font adapter des stores de gaze.

1827 (20 août, p. 363)

Mettez votre pouce droit dans la manche de votre gilet, en écartant un peu le devant de votre habit avec la main gauche; portez à vos yeux le plus souvent qu'il sera possible un binocle à étui d'écaille noire, marchez doucement en vous balançant un peu; les pieds en dehors, vous aurez la démarche d'un merveilleux à la promenade.

1830 (15 juillet, p. 307)

Les élégans du meilleur genre ont pris la mauvaise habitude de fumer. Cette mode s'est établie moins à cause du plaisir que l'on éprouve à humer de la fumée, que pour dire que l'on possède un tabac étranger, très-cher. Au reste, on ne fume que de petits cigarres.

1830 (15 septembre, p. 402)

C'est en étoffe d'un bleu assez foncé (presque bleu-national, quand il est mouillé), que se font les costumes de bains de mer pour les dames qui veulent nager. Ce vêtement se compose de trois pièces : une espèce de gilet à manches à demi-larges, un pantalon à *la matelot* et un jupon de la longueur des anciens *tonnelets* des danseuses de l'Opéra. Cette troisième partie du vêtement des dames qui prennent des *bains à la lame*, a pour objet de dissimuler les formes du sexe féminin, qui seraient moulées par le pantalon au sortir de l'eau. Quant à la gorge, nos yeux sont faits aux corsages collans : le gilet trempé ne plaque pas davantage.

1831 (15 juillet, pp. 306–307)

Le bon ton, le bon genre, l'élégance de formes extérieures s'expriment, en allemand, par le mot *bildung*; en anglais, c'est *fashion*; les Italiens disent *foggia*. En latin, que nos jolies femmes n'apprennent pas comme elles apprennent ces trois premières langues, on trouve *urbanitas* : mais c'est plutôt l'urbanité française, cette politesse acquise par l'usage du monde, ce ton de la bonne compagnie que ce n'est *Foggia*.... *Fashion*... *Bildung*, *Bon genre*. *Urbanité* est plus classique; *Bon genre* est tout-à-fait romantique. « *The Fashionable world* » c'est à Londres « le monde qui est esclave de la mode. » *Comfortable*, mot anglais devenu tout-à-fait français, car on n'a jamais pu le rendre avec exactitude autrement qu'en le répétant sans accent; *comfortable* est de tous ces mots celui dont l'acceptation est la plus étendue. Il veut dire : commodités de la vie; aisance de fortune; recherche du beau monde; c'est la perfection dans tout ce qui tient aux habitudes. [...]

Nous en sommes venus à prononcer et à employer le mot *comfortable* tout-à-fait comme un mot à nous. — Ne pouvant l'imiter, nous l'avons pris.

1832 (5 septembre, p. 389)

LA MISE DES SAINT-SIMONIENS.

Depuis que les Saint-Simoniens ont eu à soutenir un procès, et qu'ils ont paru en plein tribunal avec leurs costumes, ils semblent avoir résolu d'y accoutumer le public. On les voit de tems à autre paraître dans les rues, et chaque fois la foule de les suivre, et les enfans de crier sur leur passage comme s'il s'agissait d'un masque. A nos yeux c'est leur faire un insulte grossière, et cela ne prouve pas que leurs idées soient fausses ou dangereuses, cela prouve seulement que nous sommes toujours le public le plus badaud de France. Moi je ne vois là qu'une mode de plus, adoptée par une centaine de personnes, et je ne l'envisage guères que sous ce point de vue. Je dois même dire que je ne trouve pas qu'elle soit dépourvue de grâce. Ce que Dieu nous a donné de plus noble, c'est le port de la tête, et cet avantage est perdu par l'habitude des cravates et des collets.

Les Saint-Simoniens ont le col nu et laissent pousser leur barbe à la manière du moyen-âge. Ils jettent gracieusement un petit châle de cachemire sur leurs épaules et le font retomber par devant en façon de cravate à la Colin. Leur tunique bleue est serrée par une ceinture qui dégage la taille; une toque de couleur de forme grecque, et des pantalons blancs complètent le costume. Comme les disciples de Saint-Simon sont presque tous jeunes et sortis de la bonne compagnie, la mise saint-simonienne est bien portée. C'est une remarque que l'on faisait généralement sur les boulevards dimanche dernier. Nous doutons cependant que la mode prenne, car on rit en les voyant passer, et tout est perdu en France quand on a ri.

1833 (10 janvier, p. 14)

INSTITUTION DE L'ORDRE DE LA JARRETIÈRE.

Dans un bal qui eut lieu au château de Windsor, Edouard dansait avec la comtesse de Salisbury, la plus belle femme de l'Angleterre. La jarretière de la comtesse tomba, et le roi la ramassa avec empressement. La comtesse rougit, et Edouard, voyant rire quelques-uns de ses courtisans, jura que ce qui avait été l'objet de leur critique deviendrait celui de leurs plus ardens désirs, et il institua l'Ordre de la Jarretière, dont la marque est un cordon bleu portant cette devise, *Honni soit qui mal y pense!* paroles qu'il avait laissé échapper en ramassant la jarretière de la comtesse. Le nombre des seigneurs qui en furent décorés était de vingt-quatre, sans compter le roi.

1836 (25 janvier, p. 39)

ENCORE DES GIGOTS EN FRAUDE!

Bureau de la douane de Blanc-Misseron, près Valenciennes (Nord).

Une dame fort élégamment mise, et d'une corpulence excessive, qui paraissait éprouver quelque gêne dans ses mouvemens, a été, à la descente de la diligence, soumise à une *visite-à-corps* faite par la femme préposée *ad hoc*. - QUATRE-VINGT-SEPT bonnets de tulle, montés et prêts à être livrés au commerce, ont été retirés des différentes pièces des vêtemens de la fraudeuse. La majeure partie de ces 87 bonnets gisait dans les *manches à gigots* de notre industrielle, trahie surtout par l'appréhension de froisser un aussi joli fond de boutique.

- Les douaniers salueront avec joie le retour des manches plates, qui commencent à succéder aux gigots.

1836 (10 août, p 352)

Les robes, qui sont une source de dépenses pour les maris, sont un moyen de fortune pour les huissiers de l'école de Droit. On sait que les étudiants sont obligés à chaque examen de revêtir la robe noire de rigueur. Le monopole de la location appartient aux huissiers ou aux appariteurs de l'école; le prix de cette location est de trois francs pour les examens et de cinq francs pour les thèses. Or, chaque robe louée à ce prix, et trois fois par jour, déduction faite des mois de vacances, rapporte 2,700 fr. par an; ainsi au bout de 30 ans une robe aura produit 71,000 fr. Le prix d'achat d'une robe est de 80 fr.; donc, six robes, ou 480 fr., auront rapporté, après 50 ans, *quatre cents seize mille francs*. Le placement n'est pas mauvais, et nous sommes étonnés que par le temps qui court ces robes n'aient pas encore été mises en action; les actionnaires ne manqueraient pas.

1837 (20 février, pp. 75–76)

VARIÉTÉ DES GOÛTS SUR LA BEAUTÉ ET LA PARURE.

Les Japonaises se dorent les dents; les Indiennes se les teignent en rouge; les femmes de Guzarate et de quelques parties de l'Amérique ne font cas que des dents noires. Dans le Groënland, les femmes se couvrent la face de bleu et de jaune, et les Moscovites s'appliquent une couche de blanc et de rouge. Les Chinoises passent leur jeunesse dans une torture continuelle, pour se donner des pieds de chèvre. Dans l'ancienne Perse, le nez le plus aquilin était le plus digne de la couronne. Dans certains pays, les mères cassent le nez de leurs enfans; dans d'autres, elles façonnent leur tête en cube. Les Turcs recherchent autant les cheveux rouges que les Perses les détestent. Les belles Esquimauses (sic) s'enduisent tout le corps d'une couche épaisse de graisse d'ours; et la jeune

beauté hottentote s'entoure le cou, les bras et la taille, de boyaux sanglans en guise de guirlandes de fleurs.

A la Chine, on ne fait cas que de petits yeux, les jeunes filles s'arrachent les cils. En Turquie, les femmes se teignent les yeux en noirs et les ongles en rouge.

Les Péruviennes se percent le nez pour y attacher un anneau dont le poids est proportionné au rang de leurs maris. Ailleurs, on y suspend du cristal, de l'or ou des pierres; les femmes ne se mouchent jamais.

Les belles Chinoises portent sur la tête la figure d'un oiseau d'or ou de cuivre, dont les ailes couvrent leurs tempes, dont la queue se déploie sur leur tête, dont le bec répond en haut de leur nez, et dont la tête se balance sans cesse au moindre mouvement de celle qui le porte.

Les Myanthes ont une coiffure plus incommode : c'est une planche d'un pied sur six pouces, fixée aux cheveux par de la cire. Elles ne peuvent ni se coucher, ni se baisser, sans des précautions, et, en traversant les bois, elles sont souvent prises par la tête. Pour se peigner, il faut fondre la cire, et l'on ne se peigne que deux fois l'an.

Enfin, dans le pays de Natal, les femmes se parent d'un bonnet de dix pouces de haut, fait de graisse de bœuf, et arrosé d'huile qui fait masse avec les cheveux, et qui dure plusieurs années.

1837 (25 février, p. 87)

NOUVELLES ÉTOFFES EN VERRE FILÉ

On ne se douterait pas, au premier abord, qu'il puisse exister des étoffes souples, soyeuses et brillantes faites uniquement en verre, cette matière si cassante et qui semble si réfractaire aux inflexions que nous voulons lui faire subir. Cependant, lorsqu'on a considéré le verre en fusion, qu'on a vu avec quelle facilité il se tire alors en fils minces, élastiques et flexibles, on conçoit la possibilité de l'existence de tissus qui seraient exclusivement formés de cette matière.

Un industriel de Lille, M. Dubus-Bonnell, paraît avoir donné à cet art, qui n'est pas absolument nouveau, un perfectionnement tel qu'il en fait, pour ainsi dire, un art nouveau. Il vient de présenter à la société des Enfants du Nord, lors de la dernière réunion générale, divers tissus de vers qui l'emportent de beaucoup par l'éclat des couleurs et les reflets des lumières sur tout ce que la laine et la soie réunies à l'or et à l'argent peuvent offrir de plus brillant. [...]

Ajoutons que ces étoffes sont d'une solidité, d'une flexibilité parfaite; qu'elles ne sont nullement sujettes à se ternir comme les autres tissus, etc.

Une médaille d'or vient d'être décernée à l'inventeur de ces tissus, dont on peut voir des échantillons au passage de l'Opéra.